

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} au 15 de chaque mois)
France... Un an, 33 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger... Un an, 70 fr. 6 mois, 38 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

LA BRAVOURE DES ARMÉES BRITANNIQUES



Tirs de destruction et de barrage, obus asphyxiants et lacrymogènes, les Allemands n'avaient rien négligé pour arrêter l'avance britannique dans la Somme. Ils ont été refoulés pied à pied. Le terrain que nos vaillants alliés ont déjà enlevé depuis le 1^{er} juillet avait été particulièrement fortifié par l'ennemi afin de le rendre imprenable. Aussi la suite ininterrompue de succès des soldats du général sir Douglas Haig, qui a jusqu'ici pour apogée la prise de Pozières, donne un exemple suffisant des magnifiques qualités de cette nouvelle armée.

LE SACRIFICE DE L'ÉLITE

J'eus un songe. Je vis venir de loin, dans les champs d'asphodèles, une longue cohorte de jeunes gens aux mines graves, à la démarche lente, mais fière, atteints chacun d'une blessure mortelle. Comme ils se rapprochaient, je distinguai que chacun portait la main à cette blessure glorieuse, car elle leur venait de l'ennemi allemand, car elle les arrachait, dans le printemps de l'âge, aux espoirs que la France mettait en eux. Leurs visages devenaient reconnaissables. Je saluai bien bas, contenant les sursauts de mon cœur, Augustin Cochin, devant qui l'histoire ouvrait ses vastes perspectives; Guy de Cassagnac, journaliste éloquent en qui s'alliait l'auteur dramatique; Charles Péguy, à la flamme inextinguible, partagé entre le lyrisme et la précision; Lionel des Rieux, poète délicieux touché par la Muse de Ronsard; Léon de Montesquiou, honneur de la pensée politique française, analyste des causes profondes du désastre de 1870... et combien d'autres, et combien d'autres excellents par la poésie, le roman, la critique, la fantaisie ailée, et dont la plume était brisée à jamais par la barbarie germanique et qui n'exprimeraient plus la beauté du jour.

Parmi eux se trouvaient aussi de jeunes savants pleins de promesses : médecins fauchés par une balle ou un éclat de shrapnell tandis qu'ils donnaient leurs soins aux blessés, et qui seraient devenus des maîtres plus tard, qui auraient découvert des remèdes contre la maladie impérieuse, des adoucissements, lancé vers l'avenir des hypothèses fécondes; chimistes, électriciens, biologistes, déjà hautes par la trouvaille qui eût garanti leur nom contre l'oubli et qu'un plomb brutal avait éparpillée.

Puis c'étaient de jeunes dramaturges, frappés entre deux visions de ce décor de guerre où ils monnaient leurs futurs personnages; de jeunes sculpteurs, peintres, musiciens, qui avaient emporté dans la mort, déchiquetés par les décharges des mitrailleuses, les débris d'un immense projet de statue, de tableau, de symphonie, qu'ils seraient tendrement contre leur cœur. D'autres, la vie continuant, fussent devenus des explorateurs portant loin le renom de la France, de grands capitaines, pour une autre guerre, des diplomates subtils et forts. Peut-être parmi eux — comble de douleur — le grand politique irremplaçable de 1930, celui qui relève un pays meurtri, qui le restitue, par delà les larmes et les tombeaux, à ses destinées immortelles. Mais aussi, dans l'ombre de cet unique, combien d'artisans habiles et utiles, des travaux urbains ou champêtres, d'ouvriers qui eussent simplifié la besogne à l'aide d'un procédé nouveau, de professionnels inappréciables qui maintiennent au métier sa splendeur, de bons vignerons, de bons moissonneurs, de bons mineurs travaillant dessus ou dessous à la fécondation de la terre!

Cependant que se prolongeait le défilé, visible maintenant jusqu'à l'horizon, tel un immense triangle d'oiseaux migrateurs, je me représentais le vide creusé dans la nouvelle génération de mon pays, et j'étais saisi de vertige. Quelle horrible maîtresse de néant, quelle faucheuse de l'avenir, cette guerre dite de la nation armée! Mandit soit le peuple exécrable qui en a imposé la formule barbare, qui a multiplié à l'infini, dans une sanglante réalisation, la vieille légende du Minotaure, qui rend nécessaire un sacrifice auprès duquel Haël et Moloch font montre de peu d'exigences!

Mérite-t-il encore le nom d'humain, celui qui tue, et tue avec rage les jeunes promesses et les jeunes pousses; qui, s'il n'en peut faire une servitude, veut faire de la civilisation un désert? Jadis, les Romains ont fait la guerre pour défendre la Louve, mais ils apportaient aux peuples conquis de l'eau, des routes et des lois. La France aussi a fait la guerre, mais dans un esprit de sagesse, de générosité, d'humanité. Elle a appliqué au cours des âges la fameuse formule : *Parcere subiectis et debellare superbos*.

Il appartenait à l'Allemagne d'ajouter au fléau son déchaînement propre, cette ivresse du carnage pour le carnage dont l'exemple le plus saisissant est Louvain.

Sans doute, ma pensée s'était-elle communiquée aux guides du cortège des jeunes morts. Car l'un d'eux, pâle comme s'il avait perdu tout son sang, me mettant sa main froide sur l'épaule, m'entraîna un peu à l'écart : « Tu nous plains, ô compatriote ayant atteint l'âge auquel nous ne parviendrons plus jamais. C'est, en effet, une chose terrible que de n'avoir pas donné sa mesure et d'apercevoir, en fermant les yeux, parmi le tumulte de la bataille, la moisson perdue sous les ténèbres. Tu nous plains et tu nous pleures, mais c'est le pays qu'il faut envisager, parce qu'il est la réserve

de nos continuateurs. Notre sacrifice, lourd sans doute, n'est pas inutile, puisqu'il a sauvé la France d'un esclavage pire que la mort, puisqu'il a sauvé nos façons de sentir, de comprendre et d'exprimer, puisqu'il a sauvé les champs, les maisons, les mines, les laboratoires et le langage, maître des œuvres futures. Nous reviendrons, sous une forme ou sous une autre, dans ceux qui viendront après nous et qui nous remercieront, au cours de leurs prières, d'avoir assuré la continuation de la patrie. Notre holocauste est dur, mais il était nécessaire. Il faut qu'il en sorte demain, eussent agréable à nos âmes, un sentiment d'abnégation et d'amitié où s'effacent les discordes civiles. Regardez-nous pour vous comprendre. Pensez à nous pour vous aimer. »

Ainsi parla le sage adolescent. Il y eut parmi ses compagnons un frémissement, comme si chacun d'eux prenait à son compte les paroles qu'il venait de prononcer. Puis le peuple des jeunes morts continua son chemin, dans une lumière éblouissante et telle que la cendre de l'oubli ne saurait jamais l'obscurcir.

Civique.

Ce que l'on dit

En attendant...

Les aliénistes ont une formule frappante : ils disent que dans certaines maladies mentales, qui proviennent d'une lésion profonde de l'organisme et conduisent progressivement celui-ci à la mort, « ce sont les dernières acquisitions qui parlent les premières ». En d'autres termes, le malade perd d'abord l'usage des facultés d'intelligence qu'il a développées en avançant en âge et dans sa profession; puis ce sont ses sentiments affectifs qui sont atteints : il ne se soucie plus de ses enfants, de ses parents, de sa femme; enfin la vie se réduit pour lui à la seule satisfaction des besoins de son estomac, et, alors, la mort est proche.

Il semble que dans cette guerre, cette formule se réalise à l'égard de l'Allemagne. En tout cas, elle aide à comprendre ce qui se passe. Après ses premiers succès contre une Belgique pratiquement désarmée et une irruption bien vite arrêtée en France, elle s'est jetée contre les Russes et les a chassés de la Galicie; puis elle a pénétré en Pologne, en Lithuanie jusqu'à Vilna, au nord, jusqu'aux approches de Riga. Enfin, apaisant par ses victoires mêmes sur les Etats des Balkans, elle a impressionné la Grèce, gagné la Turquie et la Bulgarie à sa cause, maintenant la Roumanie dans l'expectative.

Puis, le retour s'est produit parce qu'il y avait une lésion profonde dans son organisme et dans ses combinaisons. C'est au point le plus éloigné de son centre, en Arménie, qu'elle a subi une première défaite. Puis, c'est cette Bulgarie et cette Galicie, qu'elle avait envahies d'abord, qu'elle a reperdues ou reperd. Ensuite, c'est la Grèce qui accomplit un mouvement de recul, échappant à son emprise. Le progrès russe en Arménie s'accroît, menaçant la Turquie dans toute sa domination asiatique, et l'Allemagne s'inquiète maintenant des dispositions de la Roumanie, c'est-à-dire que la menace qu'elle redoutait atteint la Bulgarie et son alliée austro-hongroise : ses dernières acquisitions s'en vont les premières.

Pierre Mille.

Les personnes qui, à Paris, tiennent chez elles des oies, des canards, des pigeons, sont assez rares.

Cependant, quand on va voir dans son atelier le délicieux dessinateur Poulbot, tout en haut de Montmartre, rue de l'Orient, on aperçoit, aussitôt la porte du jardinet franchie, une oie magnifique, pansue, obèse, qui se dandine devant sa mangeoire, au sein d'une vaste cage de bois.

Une colombe passe sa tête curieuse en dehors d'une petite cage, accrochée sous un rebord de toit. Et il y a un canard dans une autre cage, méditatif et lourd de graisse...

Ces volatiles ne laissent pas de surprendre les visiteurs qui se rendent pour la première fois chez Poulbot.

Dernièrement, l'un d'eux, un critique d'art influent, très officiel, lui disait :

— Mais quelle idée avez-vous eue d'élever des oies à Paris ?

— Montmartre, répondit Poulbot, est un peu le Capitole de Paris. Et puis, je tuerai mon oie à Noël. Tous les Parisiens ne peuvent pas célébrer

la Noël avec une oie de Montmartre... Seulement, c'est tout un tintouin... Il faut une nourriture spéciale... L'élevage de l'oie est une affaire très compliquée... Et ça vous prend un temps !...

— Une nourriture spéciale ? dit le critique d'art, qui tenait à se faire offrir un original. Vous pouvez vous la procurer facilement ?

— Pas du tout ! C'est un de mes plus graves soucis !

— Ne vous préoccupez plus de cela ! J'ai un parent qui est professeur à l'Institut agronomique... Je le verrai...

Le lendemain, le critique d'art s'amenait avec une savoureuse pâtée de maïs, de lait et de son... Il s'aperçut alors que l'oie de Poulbot, ainsi que le canard et la tourterelle, est empaillée...

Nous apprenons que trois petites municipalités vigneronnes de la Bourgogne projettent de se cotiser pour offrir, lors des vendanges, à l'Académie de Médecine « un tonneau d'honneur ».

On se rappelle que, dans une séance assez récente, plusieurs membres de l'Académie de Médecine ont réhabilité le vin et soutenu que si les malades devaient parfois s'en abstenir les gens bien portants — et ils sont, grâce à Dieu, en majorité — n'ont rien de mieux à faire que de réjouir leur cœur avec notre boisson nationale !

Les Parisiens — tant est grande leur légèreté — ne se souviennent sans doute plus des paroles prononcées à cette séance mémorable de l'Académie de Médecine; mais les vignerons de Bourgogne, qui les ont apprises par le journal, n'ont eu garde de les oublier; et nous pourrions citer tel chai où lesdites paroles sont inscrites sur la chaux de la muraille, en lettres de vin superbement violacées.

Que les membres de l'Académie de Médecine qui ont « milité » en faveur du vin préparent tous une petite bouteille, car nous pouvons affirmer que le tonneau d'honneur qui leur sera offert ne sera pas un tonneau vide !

Nos alliés les Portugais sont des gens gais, on le sait.

Mais on connaît fort peu leur esprit.

En voici quelques échantillons :

« Ne jugez pas un homme sur ses vêtements, mais sur ceux de sa femme. »

« — Ce gentilhomme prétend venir d'une vieille famille... »

« C'est possible; elle dut être bien heureuse lorsqu'il la quitta ! »

« — Notre fils a vraiment une vilaine nature, mon cher. De qui la tient-il ? Certainement pas de moi ! »

« Certainement non, ma chère : vous n'avez encore rien perdu de la vôtre ! »

« — Votre oncle s'est-il souvenu de vous dans son testament ? »

« — Oui : il a chargé ses exécuteurs testamentaires de faire rentrer les quelques billets de mille qu'il m'avait prêtés. »

« — Mon cher mari, je veux être franche avec vous : si vous mouriez, je me remarierais certainement. »

« — Ma chère femme, je ne puis qu'être indifférent aux malheurs qui peuvent arriver à un homme que je ne connais pas !... »

Un peu agressive, la gaieté portugaise ! Aux tomates ! criaient les Allemands...

Les gares sont en ce moment-ci le dernier salon où l'on cause. Elles sont aussi la dernière « agence de mariage », s'il est permis de s'exprimer ainsi.

Tout dernièrement, dans une petite gare de Normandie, une jeune et charmante Parisienne avait fait le pari de prendre pour fillets les trois premiers soldats qui passeraient près de la banquette (où elle surveillait du coin de l'œil ses mailles, ses valises et ses cartons à chapeau). Un soldat d'Afrique passa, coiffé d'une chéchia superbe, et il fut adopté. Un Hindou eut le même heureux sort. Restait à trouver le troisième fillet.

Notre Parisienne avisa un petit officier anglais tout rose, qui venait de se détacher d'un groupe très chamarré, et lui demanda gentiment :

— Sir, voulez-vous que je sois votre marraine ?

— Yes ! répondit le jeune homme sans hésiter.

Au bout d'une seconde, il reprit avec embarras :

— C'est que... je l'aurais oubliée... je suis le prince de Galles !

A défaut d'un troisième fillet, quel joli souvenir de voyage et d'entente cordiale cette zébrée marraine va nous rapporter à Paris !

Le Vaillieur.

Journal d'un neutre

Je viens d'apprendre une nouvelle qui m'affecte : le genre de la Kaiser. Son Altesse le duc de Brunswick, dont la santé morale causait des inquiétudes, est absolument devenu fou, et même, le pauvre garçon, furieux. Cela se conçoit, pour plusieurs raisons. On allègue premièrement que sa jeune femme est sourde-muette. La situation ne me paraît pas gaie, malgré l'autorité de Muffère. Muette, passe ! Mais, sourda, si vous priez, elle n'entend donc point ? Le désagrément de cet handicap l'autre avantage. Je plaisante, et il n'y a pas lieu.

Deuxième hypothèse : le prince ne manque pas de sensibilité, et il n'a pu supporter la vue de ses soldats, soit massacrés par le fer et par le feu, ou englués dans les marais (car ils n'étaient pas alors à sec, les marais, comme aujourd'hui, ce qui permet à l'Autrichien, disent les Allemands goguenards, de se replier aussi vite qu'il souhaite.)

Ces atrocités influèrent sur l'esprit du pauvre duc, prédisposé par son ascendance, et aussi, disent les superstitieux, par une sorte de malédiction qui pèse en général sur les têtes couronnées allemandes (je n'en crois rien.) Quoi qu'il en soit, quel surcroît de tracas pour sa famille en des moments si terribles !

Vous direz : « Pour sa famille, oui ; mais, à toi, Schenli, qu'importent ces grands de la terre ? » Halte-là ! Suisses ne sont pas gens dépourvus de relations, même princières ; et je vous citerai à l'appui la feue impératrice d'Autriche, Elisabeth, puisque la ville de Genève eut l'honneur que cette souveraine fut assassinée dans son sein. Cette circonstance est tragique, mais flatteuse pour les citoyens de Genève, et même pour tous autres Suisses qui se peuvent dire leurs compatriotes sans s'intituler leurs compatriotes.

An deuxième rang de nos relations mondaines citerai-je le feu duc de Brunswick, grand père de l'actuel : bienfaiteur de cette même ville de Genève (il n'y en a que pour elle), à telles enseignes que son mémorial, aussi monumental que gracieux, est le capital ornement d'un quai.

Mais à titre non pas de Suisse uniquement pensé-je avoir quelques droits de cœur sur la mémoire de ce feu duc de Brunswick. A titre aussi de Parisien. On ne me refusera pas, j'imagine, que je le suis, de manières, de langage et, le plus souvent possible, de résidence. Mon père était de même, et souvent m'a-t-il parlé du défunt, en ce temps-là célèbre à Paris, quant à ses perruques, ses excentricités et ses équipages. Cette bonne renommée se prolongea même, chose rare, après le décès du *de cujus*, son plus beau carrosse, tout or, ayant été acheté par la direction de l'Hippodrome, et désormais employé pour amener sur piste les acrobates ou clowns au signal de leur numéro. Tels souvenirs ne s'effacent, et ce nom de Brunswick ne saurait plus en conséquence frapper mon oreille sans faire quelque chose vibrer.

Je ne suis pas fâché de dire cela tout haut pour ceux qui élèveraient des doutes sur les facultés sensibles de ma race. Il est de ces sceptiques, et une expression usuelle les trahit, que je lisais jeudi tout au long dans le journal *Excelsior*. C'est : « faire Suisse ». Mais j'ai failli à ce propos envoyer à l'éditeur une semonce ! Après délibéré, je m'abstiens, et réserve la rectification pour le secret de mon *diary*.

Je n'ajoute donc que les Français, tellement courtois, ajoutent sans nécessité des noms de nationalités diverses à des épithètes par elles-mêmes assez déshabillées. N'as-tu pas tout dit par le mot *saoul*, et quel besoin d'ajouter : comme un Polonais ? « Faire Suisse » est une locution téméraire, non justifiée par aucune donnée ethnique ; et même, elle ne fait pas image, grave défaut ! au lieu que « faire bande à part » est aussi propre que pittoresque.

Je critiquerai, selon le même principe, le pléonasme et la redondance de ceux qui ne peuvent dire simplement : tricher, et qui ajoutent toujours : comme un Grec.

Ici, toutefois, dois-je loyalement reconnaître que les Français sont en quelque sorte autorisés par un précédent qui leur vint de Grèce même, et de combien haut ! Mon père a connu presque familièrement un diplomate ; car, en nos métiers, on connaît toutes sortes de gens. Or, le diplomate en question avait été accrédité près la Cour du roi des Hellènes (l'autre, Georges). Il a narré souvent à mon père que ledit roi Georges (qui était, comme chacun sait, Danois d'origine), quand il faisait sa manille ou son écarté avec les grands dignitaires, avait ordinairement la guigne. Il ne manquait guère en ce cas de s'écrier :

— C'est bien fait ! Ça nous apprendra (nous pour jo) à jouer avec des Grecs.

Et les dignitaires de rire. Jaune ? Qui sait ? On ne dit pas la couleur.

Mais certains badinages sont permis aux rois et contre-indiqués aux personnes particulières.

P. c. c. :

Abel Hermant.

Les Anglais occupent entièrement Longueval et le bois Delville



Longueval : Place du Marché

Les Russes poursuivent leur victorieuse offensive sur les frontières de la Galicie. L'armée Broussiloff, commandée sur le large secteur du Styr par le général Sakharoff, a remporté une série de succès éclatants qui menacent directement la ville de Brody, important nœud de voies de communications que les Autrichiens vont être prochainement contraints d'évacuer, et qui ouvre le chemin de Lemberg. Sans doute, Lemberg est à 85 kilomètres de Brody, et de nombreux combats d'arrière-garde peuvent être livrés ; une défense pourrait même être organisée sur la ligne du Bug. Mais la vaillance merveilleuse dont ont fait preuve nos alliés dans ces difficiles combats livrés au milieu des marais, tandis qu'ils forçaient les lignes ennemies, aux abords de la Lipa, du Styr et enfin de la Slonovka, permettent d'être assurés que leur élan n'est point prêt de s'affaiblir. Dans la seule bataille livrée au passage de la Slonovka, ils ont fait 6.378 prisonniers, ce qui porte à 34.000 hommes les captifs rassemblés en dix jours.

L'offensive russe est maintenant dessinée par une ligne qui coupe la Basse-Lipa, traverse le



Styr non loin de son confluent avec la Soudylovka, suit la rive droite du Styr, puis franchit la Slonovka, affluent de droite du Styr, et s'avance dans la direction de Brody jusqu'à la Boldourovka, autre affluent du Styr qui coule parallèlement à la Slonovka. Sur tout le reste de l'immense ligne russe, la pesée de nos alliés se maintient. Ce n'est point l'arrivée de quelques bataillons turcs, sans doute assez surpris de se sentir si soudainement dépayés, qui rassemblera les armées autrichiennes en retraite.

Sur le front du nord de la Somme, les Anglais ont mené, depuis quarante-huit heures, un violent combat avec une opiniâtreté admirable. Nos alliés ont sensiblement progressé au nord de Pozières. Dans la journée du 27, des actions d'infanterie très ardentes se sont déroulées au nord-est de Pozières, où nos alliés avaient avancé dans la direction de Martinpuich. Au nord de la ligne Pozières-Bazentin-le-Petit, un important élément de tranchée est resté entre leurs mains après une lutte acharnée. A l'extrême droite de la ligne, près de Longueval, la bataille se poursuit : le village est maintenant entièrement occupé par les Anglais. Enfin l'ennemi, qui avait été chassé avant-hier des parties est et nord-est du bois Delville, a été complètement rejeté, hier, des derniers points qu'il occupait encore. La cinquième division brandebourgeoise, qui occupait cette position de première importance, a abandonné 3 officiers et 158 hommes, et subi de

grandes pertes. Deux contre-attaques violentes ont été repoussées. Toutes ces dures actions d'infanterie ont été menées sous un bombardement d'une extrême intensité qui ne se ralentit pas.

Nos communiqués ne signalent aucune action importante sur notre front de la Somme. Devant Verdun, le bombardement continue ; une attaque allemande qui se préparait à l'ouest de Thiaumont n'a pu déboucher : elle a été écrasée par nos tirs d'artillerie.

Jean Villars.

Les communiqués britanniques

13 HEURES.

Après un dur combat, nos troupes ont chassé la cinquième division de Brandebourgeois des dernières positions qu'ils occupaient DANS LE BOIS DELVILLE, faisant prisonniers 3 officiers et 158 hommes. La totalité du bois est maintenant entre nos mains, et deux contre-attaques allemandes ont été repoussées avec de fortes pertes pour l'ennemi. Nous avons fait de nouveaux progrès DANS LE VILLAGE DE LONGUEVAL ET PRES DE POZIERES. Dans cette dernière région, nous avons fait 48 prisonniers allemands blessés.

La nuit dernière, les canons ennemis ont fait preuve d'activité contre nos nouvelles positions et il y a eu de durs combats d'artillerie dans les divers secteurs de la zone de bataille.

PRES DE NEUVE-CHAPELLE, de petits détachements allemands ont réussi à pénétrer en deux endroits dans nos tranchées de première ligne, mais ils en ont été immédiatement chassés par une contre-attaque laissant quelques blessés entre nos mains. AU NORD-EST DE SOUCHEZ et à plusieurs autres endroits, notre artillerie a canonné les tranchées ennemies de première ligne et les boyaux de communication.

21 HEURES 30.

Poursuivant nos succès d'hier, nous nous sommes emparés des dernières positions fortifiées de l'ennemi à Longueval, ainsi que d'un certain nombre de prisonniers. Un combat corps à corps s'est déroulé, toute la journée, dans le voisinage de Pozières. Sur le reste du front de la bataille, l'artillerie a montré de part et d'autre une très grande activité.

Au cours d'une de nos reconnaissances aériennes, nous avons détruit deux avions allemands dans les environs de Bapaume.

SUR LE FRONT DE MACEDOINE

Les Serbes attaquent les Bulgares et leur enlèvent plusieurs positions

Salonique, 28 juillet. — Depuis trois jours, les Serbes ont entrepris des opérations méthodiques ayant pour but de chasser les Bulgares des positions qu'ils avaient conquises à dix ou douze kilomètres au sud de la frontière, en territoire grec.

Une série de hauteurs ont été occupées par les Serbes, qui se sont maintenus dans leurs positions, malgré le feu de l'artillerie et les contre-attaques de l'ennemi.

Journée calme sur les deux rives du Vardar.

Hier, à la suite d'un combat, un avion allemand est tombé brusquement dans les lignes bulgares.

Le butin du général Sakharoff s'élève en dix jours à 34.020 prisonniers, 45 canons et 71 mitrailleuses

PÉTROGRAD, 28 juillet. — Communiqué du soir du grand état-major :

Au total, au cours des combats qui se sont déroulés dans la période du 16 au 25 juillet, les vaillantes troupes du général Sakharoff ont fait prisonniers plus de 34.000 officiers et soldats allemands et autrichiens.

Elles ont enlevé 45 canons et 71 mitrailleuses.

A Erzindjian tous les approvisionnements sont aux mains des Russes.

Il est établi que dans le dépôt de Napke, à vingt verstes au nord d'Erzindjian, nous avons pris environ 5.000 grenades à main, plus de 1.000 projectiles, 600 caissons de cartouches.

A Mastahan, nous avons pris un hôpital de 800 lits. A Erzindjian, nous avons pris des dépôts de fusils, de revolvers, d'armes blanches, de munitions d'artillerie, plus de 1.000 pouds de pétrole et de benzine.

La ville d'Erzindjian n'a pas souffert.

Grande activité aérienne dans la Baltique

Le 25 juillet, à l'embouchure du golfe de Finlande et à la frontière au sud de Scherms-Abu (Alond), un zeppelin a jeté, à 6 h. 30 du soir, près de quinze bombes, sans causer aucun dommage, soit sur la côte, soit aux navires.

Canonné par nos batteries, le zeppelin a disparu vers le sud.

Le même jour, huit hydravions ennemis ont attaqué notre station d'hydravions, sur laquelle ils ont jeté une centaine de bombes. Deux de nos appareils, qui ont engagé le combat, ont réussi à abattre un appareil ennemi, qui a pris feu.

L'Allemagne refuse de secourir l'Autriche

LONDRES, 28 juillet. — Le correspondant du Daily Mail à Genève rapporte que plusieurs appels de l'état-major austro-hongrois au quartier général allemand pour obtenir du secours contre les Russes étant restés inutiles, le prince héritier, archiduc Charles, s'est adressé directement au kaiser. Mais Guillaume II a répondu : « Nous examinerons à nouveau cette requête quand nous aurons battu les Anglais, mais à présent, la situation étant sérieuse, je ne saurais distraire aucune force de nos armées ». Ainsi l'Allemagne se voit forcée d'abandonner son allié au moment où la Bulgarie redoutant une attaque de l'armée franco-anglaise de Salonique et inquiétée par l'attitude douteuse de la Roumanie ne peut guère prêter assistance à l'Autriche. (Radio.)

M. Poincaré félicite le tsar des victoires russes

A l'occasion de la prise d'Erzindjian, M. le président de la République a fait parvenir à S. M. l'empereur de Russie le télégramme suivant :

Sa Majesté l'empereur de Russie,
grand quartier général russe.

Je prie Votre Majesté de recevoir mes plus vives félicitations pour la prise d'Erzindjian. Les succès que les vaillantes armées russes continuent à remporter sur tous les théâtres de leurs opérations réjouissent ici les braves soldats qui se battent, aux côtés des belles troupes britanniques, pour le triomphe de la cause commune. La France est, comme la Russie et comme nos alliés, plus résolue que jamais à poursuivre, contre tous nos ennemis, jusqu'à la victoire définitive, la guerre que les Empires du Centre ont imposée à l'Europe.

RAYMOND POINCARÉ.

La réponse impériale est un hommage aux héros de Verdun

S. M. l'empereur de Russie a répondu :

Monsieur le président de la République, Paris.

Je vous remercie, monsieur le président, des félicitations que vous m'adressez à l'occasion du dernier succès de nos troupes. Quelque remporté sur un théâtre lointain, ce succès formera une nouvelle étape vers le but commun poursuivi avec tant de vaillance par la glorieuse armée française.

Les troupes russes en France sont fières de combattre dans les rangs des héros de Verdun et de la Somme.

NICOLAS.

L'AFFAIRE DES COMPENSATIONS

La Suisse parle de reprendre les pourparlers

Le Bund annonce que les délégués suisses reviendraient à Paris le 1^{er} août pour s'entretenir de nouveau de la question des compensations avec le gouvernement français.

On doit conclure de cette information que l'Allemagne n'aurait pas renoncé, à l'égard de la Suisse, à sa tentative de chantage et de pression, pourtant déjà démasquée.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Vendredi 28 Juillet (526^e jour de la guerre)

15 HEURES.

AU NORD DE CHAULNES, une tentative de l'ennemi sur une de nos tranchées, PRES DE LIHONS, a été repoussée à coups de fusil.

EN CHAMPAGNE, DANS LA REGION D'AUBERIVE, une reconnaissance russe a pénétré dans la tranchée adverse, qu'elle a nettoyée à coups de grenades, et a ramené des prisonniers.

SUR LA RIVE DROITE DE LA MEUSE, une attaque allemande qui se préparait à déboucher sur nos positions, A L'OUEST DE L'OUVRAGE DE THIAUMONT, a été complètement arrêtée par le tir violent de nos batteries.

Nuit calme sur le reste du front.

23 HEURES.

EN ARGONNE, luttés de mines. Nous avons occupé les rebords de deux entonnoirs après une lutte à la grenade A LA FILLE-MORTE.

SUR LA RIVE DROITE DE LA MEUSE, nous avons fait quelques progrès A L'OUEST DE L'OUVRAGE DE THIAUMONT.

DANS LES VOSGES, après un violent bombardement, l'ennemi a attaqué par deux fois nos positions AU SUD DU COL DE SAINTE-MARIE. La première attaque, qui avait réussi à prendre pied dans nos éléments avancés, a été refoulée à la baïonnette; la deuxième, déclanchée peu après, n'a pu aborder nos lignes et s'est dispersée sous nos tirs de barrage. Au cours de ces actions, l'ennemi a subi des pertes sensibles.

Nos aviateurs abattent cinq appareils ennemis

Dans la journée d'hier nos avions de chasse ont livré de nombreux combats.

Deux avions allemands ont été abattus dans la région de la Somme : l'un près de Brie, l'autre vers Saint-Christ. Un troisième appareil ennemi, attaqué par l'un des nôtres dans la région de Verdun, est descendu en vrille au sud d'Ornes.

Enfin, dans les Vosges, un aéronef, contraint d'abandonner le combat, a capoté à l'atterrissage.

Dans la nuit du 26 au 27 juillet, une de nos escadrilles a lancé des projectiles de gros calibre sur les voies ferrées au nord de Tergnier, sur la gare de Chauny et sur des convois en marche dans la région de Concy.

En outre, entre Laon et Reims, nos avions ont bombardé les établissements militaires de Menneville et Lavannes-Caurel.

Ce matin nos avions ont pris en chasse une escadrille allemande dans la région de Verdun. Plusieurs combats ont eu lieu, au cours desquels un des appareils ennemis a été contraint d'atterrir dans nos lignes. Les deux officiers qui le montaient ont été faits prisonniers.

AUTOUR DE LA BATAILLE

On mande du front britannique au Times :

« C'est non seulement Pozieres, mais le moulin situé au nord du village et qui domine la contrée, qui sont en notre pouvoir. Le terrain que nous avons enlevé en deux fois à l'ennemi, depuis le 1^{er} juillet, mesure environ 24 milles carrés, dont chaque partie avait été fortifiée et fut défendue par l'ennemi, qui avait fait d'énormes préparatifs pour rendre cette région imprenable. L'exploit accompli par nos troupes est un triomphe considérable. Il ne faut pas croire, d'ailleurs, que le combat se borne à Pozieres; on se bat partout, mais sans que les positions s'en trouvent sensiblement modifiées. »

L'héroïsme des Sud-Africains

Au cours de la bataille de Longueval une compagnie de troupes sud-africaines s'égarait dans l'obscurité et prit position dans une tranchée abandonnée.

L'ennemi s'approcha, lançant des grenades dans le but de s'assurer qu'il n'y avait pas d'Anglais dans les environs.

Les Sud-Africains ne bougèrent pas; mais, lorsque l'ennemi fut à proximité, ils l'attaquèrent à la baïonnette et le mirent en déroute en lui infligeant de lourdes pertes.

Ayuntamiento de Madrid

M. Sturmer intime

L'éminent homme d'Etat qui a pris la succession de M. Sazonoff au ministère des Affaires étrangères de l'empire de Russie, au milieu des rapides transformations que subit son pays depuis vingt ans, représente lui-même un des éléments caractéristiques de cette évolution. M. Sturmer est une figure de l'ancienne Russie, celle d'Alexandre III, un seigneur de la haute bureaucratie, partageant son existence entre la cour et ses terres. Nous avons dans les romans de Tourgueniev des silhouettes nombreuses de ce type, un esprit traditionaliste, se complaisant, beaucoup plus par une inclination poétique que par orgueil ou par intérêt, aux vieilles coutumes, aux vieux usages locaux et goûtant d'une manière profonde le charme de la vie rurale.

Un abîme sépare aujourd'hui le règne d'Alexandre III du règne de Nicolas II. Aucun pays en Europe ne s'est modifié autant que la Russie.



M. STURMER

Boris Vladimirovitch Sturmer a évolué, lui aussi. Physiquement même, il a fait un effort volontaire pour se transformer. Il a supprimé ses favoris, made du dix-neuvième siècle, pour porter tout simplement sa barbe, et il a renoncé au monocle, accessoire obligé de l'ancienne élégance. Il fut l'intime de von Plehve, à la main rude, et qui périt assassiné; il a admiré feu Pobiedonosteff. Aujourd'hui, il entrevoit un effort à faire de la part des grands propriétaires ruraux et du gouvernement dans le sens de l'amélioration du sort des paysans et d'une certaine liberté à leur accorder. C'est un très grand changement. Il faut penser que le nouveau ministre des Affaires étrangères est un bureaucrate de carrière, né d'un père qui fut au service du tsar, et qu'il a rempli la charge de maître de cérémonies de Nicolas II. Il est né et il a vécu avec le Tsar.

Et quel maître de cérémonies a-t-il été ! Implacable sur les questions d'étiquette. Les financiers de Pétersbourg et les marchands de Moscou se rappellent avec quel dédain ce haut dignitaire prononçait le mot « capitaliste », équivalant alors dans sa bouche à celui d'« usurier ». Du haut de sa sérénité suprême, dans sa fonction d'ordonnateur des rites, il ignorait totalement l'existence des grands financiers, des grands hommes d'affaires, des chefs de la grande industrie. Tant homme qui s'était élevé de la pauvreté à la fortune lui paraissait suspect de tricherie. Il est peu probable qu'il pense de même à présent.

L'entourage du tsar, les dignitaires de la cour se souvenaient de l'implacable rigidité du maître des cérémonies, n'omettant pas un détail de protocole, méticuleux sur le chapitre de la hiérarchie, pesant les préséances et les titres, et surtout intraitable sur l'article des rafraîchissements. Du temps de Boris Vladimirovitch Sturmer, quelles que fussent la longueur et la fatigue d'une cérémonie, les assistants dont il avait réglé les places ne pouvaient sous aucun prétexte se soutenir avec un sandwich ou avec une boisson quelconque. Il fallait endurer la faim, la soif et la fatigue sans espérer d'autre réconfort que celui de l'honneur d'être admis parmi les élus.

Que les choses sont différentes aujourd'hui à la cour et dans l'Empire des tsars !

COMME GENGIS-KHAN ET TAMERLAN

L'Allemagne a rétabli l'esclavage dans la France du Nord

Ce n'est pas seulement la révolte du sentiment universel qui applique aux Allemands les noms de Huns et de Barbares. L'histoire elle-même découvre que les méthodes de guerre de l'Allemagne du vingtième siècle sont directement empruntées aux tribus tartares et mongoles qui ont dévasté l'Europe du moyen âge. Envahir, protéger au moyen de tranchées la zone envahie ; dans cette zone enlever les bestiaux et les récoltes pour nourrir la horde ; enfin, déporter les populations et laisser derrière soi le désert et la ruine : c'était le système de Tamerlan et de Gengis-Khan. Guillaume II et les peuples germaniques l'auront repris dans les moindres détails, mais en l'aggravant par les prétentions de la « culture » et les perfectionnements de la science.

On verra plus loin les mesures abominables que les autorités allemandes ont mises à exécution à Lille, selon un programme froidement conçu, — *planmässig* — au mois d'avril 1916. De ces documents officiels, que le gouvernement français porte à la connaissance des neutres, l'Allemagne elle-même a dû reconnaître le bien fondé. Le monde entier apprendra avec horreur que l'Allemagne a rétabli un véritable esclavage pour les femmes, les jeunes filles, les enfants...

Nous sommes au deuxième anniversaire des événements de juillet 1914, d'où cette guerre immense est sortie. A Lille et dans nos provinces du Nord, peut-être trop paisibles, combien se doutaient alors des malheurs qui les menaçaient ? Depuis, on a revu ce qui ne vivait plus que dans les légendes et dans les livres. Le temps des invasions barbares a recommencé. Et, comme dans la France mérovingienne ravagée par les Germains, les évêques, pour défendre les opprimés, se joignent aux magistrats municipaux. La croix en main, ils paraissent comme les protecteurs de la cité.

La noble protestation de Mgr Charost, document inoubliable, éloquente illustration des crimes de l'Allemagne, touchera la conscience du monde civilisé. Les images qu'elle évoque sont celles d'âges qu'on croyait à tort révolus. Devions-nous donc revoir ce qu'on croyait aboli dans l'histoire des Français et dans l'histoire des hommes depuis plus de mille ans ?

Jacques Bainville.

A la fin d'avril 1916, par ordre des autorités militaires allemandes, 25.000 Français environ, jeunes filles de seize à vingt ans, jeunes femmes et hommes jusqu'à cinquante-cinq ans, ont été arrachés de leurs foyers à Roubaix, Tourcoing et Lille, séparés de leur famille, transportés dans les départements de l'Aisne et des Ardennes pour y être contraints à des travaux principalement agricoles.

Déjà, à partir du 9 avril, les Allemands avaient opéré des rafles dans les rues ou à domicile, enlevant mille-mille hommes et jeunes filles et les expédiant on ne sait où.

Pendant la semaine sainte, le commandant militaire de Lille fit afficher une proclamation portant que « les habitants seront évacués par ordre et envoyés à la campagne. Les évacués seront envoyés à l'intérieur du territoire occupé de la France, loin derrière le front, où ils seront occupés dans l'agriculture et nullement à des travaux militaires ».

Le samedi saint, à 3 heures du matin, l'exécution de ces mesures commençait à Lille (dans le quartier de Fives), à Tourcoing (à la Marlière) et à Roubaix. A cet effet, le commandant d'étapes avait fait apposer à la porte des maisons où ces mesures devaient être appliquées un avis portant : « Tous les habitants de la maison, à l'exception des enfants au-dessous de quatorze ans et de leur mère, ainsi qu'à l'exception des vieillards, doivent se préparer pour être transportés dans une heure et demie. Un officier décidera définitivement quelles personnes seront conduites dans les camps de réunion. Donc, tous les habitants de la maison doivent se réunir devant leur habitation ; en cas de mauvais temps, il est permis de rester dans le couloir. La porte de la maison devra rester ouverte. Toute réclamation sera inutile. Aucun habitant de la maison, même ceux qui ne seront pas transportés, ne pourra quitter la maison avant 8 heures du matin (heure allemande). »

Cette proclamation, elle aussi, se terminait par une menace : « Quiconque essaiera de se soustraire au transport sera impitoyablement puni. »

L'opération s'est faite de nuit, vers 3 heures du matin. Les rues étaient barrées par des soldats et même, plusieurs témoins l'attestent, par des mitrailleuses braquées. « Cela s'est fait solennellement », écrit l'un d'eux. Les ordres avaient été donnés par le général von Graevenitz et leur exécution fut assurée par le colonel von Grawert et l'infanterie n° 64.

Les soldats pénétraient dans les maisons ; un officier désignait à son gré les personnes qui devaient partir. « On a pris, écrit un témoin, hommes, femmes, jeunes gens, jeunes filles dans tous les milieux. » On enlevait des jeunes filles à partir de seize ans, des femmes et des hommes jusqu'à cinquante-cinq ans.

Les malheureux ainsi arrachés à leurs foyers et à leurs familles furent transportés dans les départements

envahis de l'Aisne et des Ardennes où ils furent tout d'abord, et contrairement à la vérité, présentés à leurs compatriotes par les autorités allemandes comme des travailleurs volontaires. Non seulement ils furent contraints à l'exécution de travaux agricoles, mais nombre de femmes durent faire la cuisine et la lessive des soldats et remplacer les ordonnances des officiers.

Ces faits sont attestés par des témoignages irrécusables et les deux proclamations allemandes affichées à Lille. Le gouvernement allemand en a lui-même reconnu, sinon les détails, du moins l'essentiel. A une



Mgr CHAROST

protestation française transmise par l'ambassade d'Espagne, le ministre allemand des Affaires étrangères a répondu sans contester le fait de l'enlèvement en vue du travail forcé, mais en déclarant, pour le justifier, que les personnes en question « sont employées aux travaux de récolte, au profit des provinces occupées, pour procurer des vivres à leurs habitants qui, d'autre façon, mourraient de faim à la suite de la politique pratiquée contre l'Allemagne par la France et l'Angleterre. »

Des qu'il a reçu l'annonce de cet enlèvement et avant même qu'il eût été réalisé, le maire de Lille,



M. DELESALLE

M. Delesalle, a protesté auprès du gouverneur allemand de la ville.

Après les déclarations officielles que vous avez affichées sur les murs, que la guerre n'était pas faite aux civils, que les droits, les biens et la liberté de la population leur seraient garantis à la seule condition qu'elle se maintienne dans le calme, je n'aurais jamais pu croire qu'une pareille mesure pût être en usage. S'il devait en être ainsi, je me permettrais comme premier magistrat de notre cité, d'adresser la plus énergique protestation contre ce que je considérerais comme une violation absolue du droit des gens universellement reconnu.

De son côté Mgr Charost, évêque de Lille, adressait au général von Graevenitz une protestation d'une inspiration élevée. Il y disait :

« Vous ne serez point étonné, monsieur le général, que j'intervienne auprès de vous au nom de la mission religieuse qui m'a été confiée. Elle m'implique la charge de défendre respectueusement, mais fermement, le droit international que le droit de la guerre ne peut jamais enlever et la morale chrétienne que rien ne peut suspendre. Elle me fait un devoir de protéger les faibles et les désarmés qui sont ma famille à moi et dont les charges et les douleurs sont les miennes. »

PROPOS D'UN INCONNU

Choses d'Allemagne

JEU DE GUERRE...

J'aurais voulu — mais la Censure ne me l'a pas permis — vous soumettre deux photographies parues dans une revue allemande : *Mode und Haus*.

Si on les observe attentivement, on se rend très vite compte qu'elles sont des documents de tout premier ordre sur la mentalité actuelle de nos ennemis, et cela à divers points de vue.

En premier lieu, il convient de remarquer qu'elles ne représentent pas des jeunes gens suivant des cours de préparation militaire et appartenant aux classes qui précèdent immédiatement celles qui viennent d'être mobilisées, mais des enfants de huit à onze ans, appartenant à une école quelconque, qui, suivant les règlements en vigueur de l'autre côté du Rhin, sont tenus par jour à un certain nombre d'heures d'exercices militaires.

Le gouvernement du kaiser fait dire aux enfants qu'ils auront à continuer l'œuvre de leurs aînés, et méthodiquement, il prépare les classes 1920 et suivantes.

Notez, en passant, que ces petits Boches ne portent pas la tenue des boy-scouts, tenue internationale. Leurs vêtements rappellent ceux des soldats allemands et ils portent la casquette plate, la casquette nationale.

Une de ces photographies porte en légende : « L'ennemi est signalé. » On y peut admirer un superbe cabotinage de ces gosses devant l'objectif ; ce sont des singes de soldats ! Celui qui regarde par la lunette est un véritable « Herr Leutnant ». Il tient son épée selon les règles les plus absolues de l'élégance militaire prussienne : il n'y a pas jusqu'à sa façon de se tenir sur ses jambes qui ne soit une copie. Et derrière lui, « Monsieur le sous-officier » inscrit gravement sur un carnet les ordres du « Herr Leutnant », cependant que l'observateur abrite ses yeux avec sa main. Tout cela est automatique et parfaitement organisé. Ces enfants-là font avec un grand sérieux le *Kriegs-piel*, le jeu de guerre, qui est une des grandes méthodes de dressage de la jeunesse allemande, aussi bien dans les écoles d'enfants, que dans les écoles d'officiers.

Allez donc, après cela, écouter les joueurs de harpes qui chantent des romances sentimentales et internationales et qui débitent cette baliverne qui consiste à dire que « le militarisme prussien a fois battu, la mentalité germanique redeviendra humaine, et alors, n'est-ce pas, il est parfaitement probable et possible que nous pourrions sans doute... etc... » C'est bête à pleurer.

De grâce : décrétons que les Français doivent faire le « jeu de guerre » de onze à cinquante ans. Faisons faire beaucoup de sport, beaucoup de suino et bonne et forte gymnastique à tous les beaux petits Français des écoles. A quinze ans, mettons-leur un fusil dans les mains, faisons-les tirer, faisons-les marcher : à dix-sept ans, montrons-leur de bonnes mitrailleuses et apprenons-leur à s'en servir : également pour les canons. Ainsi nous serons forés ; et gare la casse pour la classe 1926 des Boches si elle veut jamais se frotter à notre classe 1926.

L'inconnu.

« Vous êtes père, vous savez qu'il n'est pas de droit plus respectable et plus sacré dans l'ordre humain que celui de la famille. Pour tout chrétien, l'inviolabilité de celui de la famille, pour tout chrétien, l'inviolabilité de Dieu, qui l'a institué, est en elle. Les officiers allemands qui logent depuis longtemps dans nos habitations savent combien l'esprit de famille tient à nos fibres les plus intimes dans la région du Nord et fait chez nous la douceur de la vie. Aussi, disloquer la famille en arrachant des adolescents, des jeunes filles à leur foyer, ce n'est plus la guerre, c'est pour nous la torture, et la pire des tortures, la torture morale indéfinie. »

L'infraction au droit familial se doublerait d'une infraction aux exigences les plus délicates de la moralité. Celle-ci est exposée à des dangers dont la vue seule rebelle tout homme honnête du fait de la promiscuité qui accompagne fatalement des enlèvements en masse, mêlant les sexes ou, tout au moins, des personnes de valeur morale très inégale... Nous avons beaucoup souffert depuis vingt mois, mais aucun coup ne serait comparable à celui-ci ; il serait de plus aussi immérité que cruel et produirait dans toute la France une impression ineffaçable... »

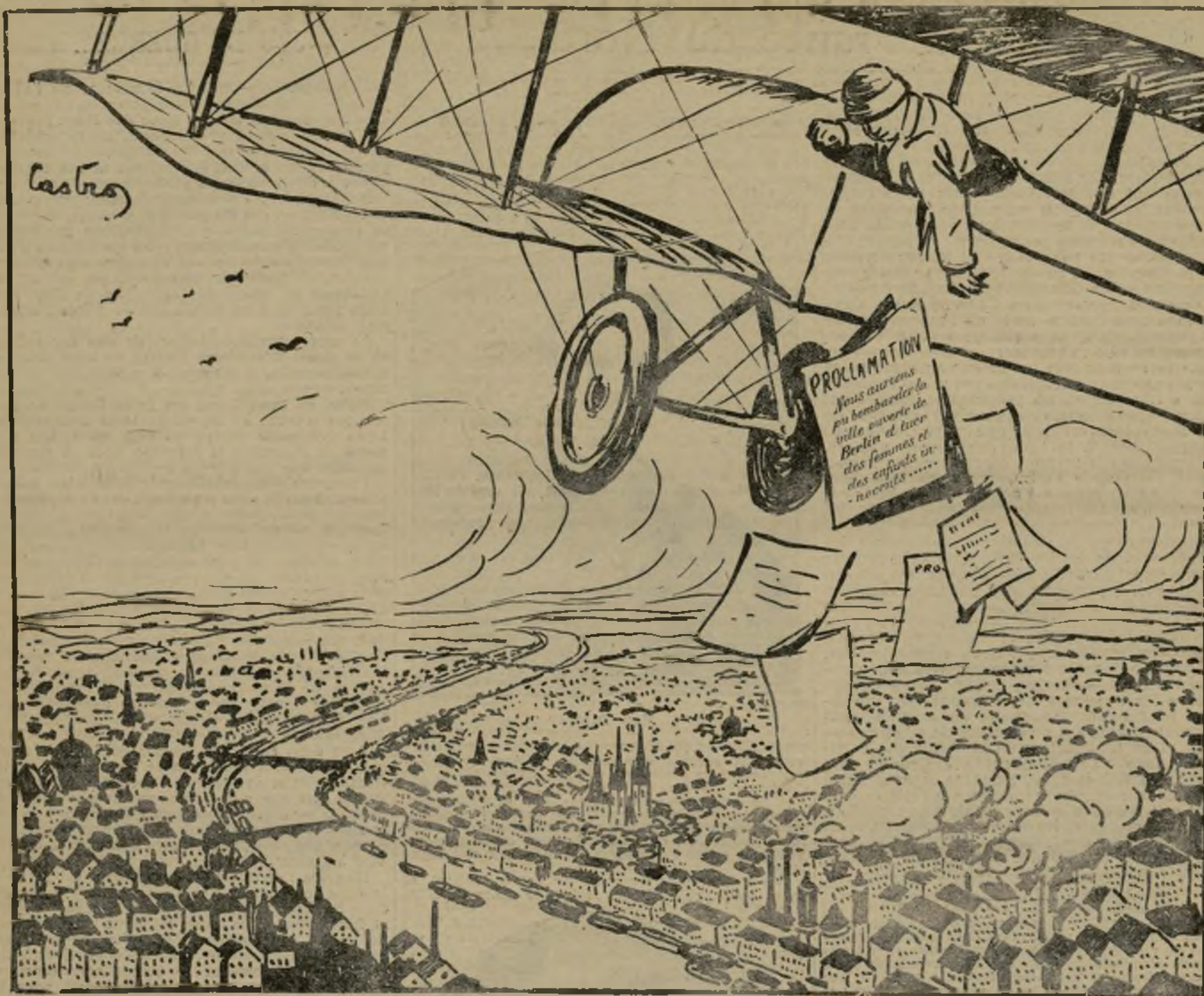
Cependant, les protestations françaises sont restées sans effet. Attendez le règlement final pour faire jouer alors la responsabilité de l'Allemagne conformément à l'article 3 de la Convention de La Haye de 1907 serait insuffisant. L'heure est venue de faire appel aux sentiments de justice et d'humanité des pays neutres, et à l'opinion publique de toutes les nations.

Cela est d'autant plus nécessaire que le gouvernement allemand a refusé jusqu'ici d'admettre des délégués des puissances neutres dans les départements envahis et que les habitants des régions occupées se trouvent ainsi privés de la protection qu'assure aux prisonniers de guerre retenus en Allemagne la contrainte de ces délégués.

BÉNÉDICTINE

la Grande Liqueur Française
TONIQUE — DIGESTIVE

LA MANIÈRE FRANÇAISE, par CASTRO



CHIFFONS DE PAPIER

Le général Franchet d'Espérey passe ses troupes en revue



Le général Franchet d'Espérey, ancien chef de l'armée du secteur de Reims, commande depuis quelque temps le groupe des armées de l'Est. Cette photographie montre le successeur du général Dubail passant une revue au cours d'une tournée d'inspection en Alsace.

DERNIERE HEURE

UN SUCCÈS ITALIEN dans la vallée de Posina

ROME, 28 juillet. — Commandement suprême. Dans la zone de Stelvio et du Vallarsa, de vifs duels d'artillerie sont signalés.

Dans la nuit du 27 juillet, l'ennemi a attaqué en forces nos positions du mont Sellaggio, dans la vallée de Posina, et sur les pentes du mont Zebio, dans le plateau des Sette Comuni. Il a été repoussé avec des pertes sensibles.

Dans la vallée de Travignola, pendant la journée du 27 juillet, nos troupes, après une lutte violente, ont élargi la possession des pentes septentrionales du mont Colbricon; nous avons pris à l'ennemi 73 prisonniers, dont deux officiers, avec une mitrailleuse.

Nos avions ont renouvelé le bombardement de parts ennemis près de Bellamonte.

Dans les hautes vallées du Dagano et du But, l'artillerie ennemie a continué hier le bombardement de localités habitées, causant quelques dégâts.

Dans de petites actions, dans la zone de San Michele et de San Martino del Carso, on a constaté de nouveau l'emploi, par l'ennemi, de projectiles pour fusils à balle explosible, ainsi que celui de bombes produisant des gaz asphyxiants.

Le roi assistait à l'explosion de la mine de Castellotto.

MILAN, 28 juillet. — D'après une correspondance du front au Secolo, le roi d'Italie assistait à l'explosion de la fameuse mine de Castellotto.

Durant tout le temps de l'opération, le roi se tint dans une simple baraque en bois plus ou moins à l'abri du tir de l'artillerie autrichienne.

M. Boselli sur le front

ROME, 28 juillet. — M. Boselli, président du Conseil, accompagné de M. Morguno, secrétaire d'Etat, est arrivé dans la zone de guerre. Il a été reçu par le général Iorio, sous-chef d'état-major, entouré de parlementaires et des autorités.

Bari, Molfetta et Otrante bombardés par des avions autrichiens

ROME, 28 juillet. — Hier, des avions ennemis ont lancé des bombes sur Bari, Mola di Bari, Molfetta et Otrante.

A Bari, il y a eu deux blessés; à Molfetta, il y a eu cinq morts et une vingtaine de blessés; à Otrante, il n'y a eu ni victime ni dégât; à Mola di Bari, plusieurs personnes ont été blessées légèrement et quelques bâtiments ont subi de légers dommages.

Bien que les avions ennemis aient volé très haut, quelques-uns furent atteints et frappés par le tir des batteries italiennes.

Un vapeur italien met en fuite un sous-marin ennemi

ROME, 28 juillet. — Dans la matinée du 23 juillet, un peu après neuf heures, le vapeur italien *Re d'Italia* a soutenu un combat avec un sous-marin ennemi. Le *Re d'Italia* a employé son armement défensif et a réussi, après une brillante action, à déjouer les attaques du sous-marin; il a ensuite poursuivi librement sa route.

La réponse italienne aux provocations allemandes

ROME, 28 juillet. — Une note de l'agence Stefani, et publiée par tous les journaux italiens, répond en détail aux allégations de l'agence Wolff qui prétendaient que les mesures législatives italiennes étaient dues à des pressions étrangères.

L'agence Stefani rappelle les provocations allemandes et les violations par l'Allemagne des engagements pris dans l'accord du 24 mai 1915 et elle énumère une série de faits précis qui établissent, indiscutablement, que toutes les assertions de la chancellerie allemande sont fausses.

Les opérations britanniques en Mésopotamie

Londres, 28 juillet. — Officiel :

« Depuis le dernier communiqué du général Lake, la situation reste inactive. L'ennemi a tiré sur deux canonnières des deux rives de l'Euphrate aux environs de Khidr. Les canonnières ont riposté et infligé à l'ennemi de fortes pertes. Nos pertes sont d'un officier de marine et de cinq hommes blessés. »

La disette divise Bavarois et Prussiens

AMSTERDAM, 28 juillet. — Le *Berliner Tageblatt* reçoit de son correspondant de Munich une nouvelle d'après laquelle le conseil municipal de Rhupolding en Bavière a refusé de délivrer des cartes de viande et de pain aux Allemands non Bavarois qui villégièrent dans la localité. Par exception les originaires des royaumes de Wurtemberg et de Saxe et des grands duchés de Bade et de Hesse pourront trouver des provisions si les circonstances le permettent.

Le *Berliner Tageblatt* s'élève avec véhémence contre cette mesure qui est un nouveau symptôme de l'hostilité croissante de la Bavière vis-à-vis de la Prusse.

Par crainte de troubles
la Cour quitte Stuttgart

ZURICH, 27 juillet. — La famille royale et la Cour de Wurtemberg ont quitté Stuttgart pour Friedrichshafen sur le lac de Constance. Ce départ a été décidé non seulement par crainte des raids d'avions français, mais encore et surtout à cause des émeutes continuelles qui se produisent à Stuttgart.

Des renseignements sûrs attestent en effet l'inquiétante gravité des troubles du 6 juillet dernier. Le cortège des femmes et des ouvriers protestant contre l'organisation de famine du service des vivres, comptait plus de trois mille personnes; de véritables combats ont été livrés dans la rue, il y eut de nombreux blessés et des arrestations furent opérées en masse.

Le prétendu attentat contre le chef de la police est considéré comme une provocation destinée à légitimer de sévères mesures de répression. Et l'annonce de ces rigueurs n'est pas pour calmer l'effervescence populaire.

Une archiduchesse quitte l'Autriche
pour l'Angleterre

FLESSINGUE, 28 juillet. — L'archiduchesse Stéphanie, veuve de feu l'archiduc héritier Rodolphe d'Autriche, et depuis comtesse Louvay, s'est embarquée aujourd'hui pour l'Angleterre. (Radio.)

La misère provoque des manifestations à Constantinople

LONDRES, 28 juillet. — De Constanza au *Times* : « Une grande manifestation a eu lieu hier à Constantinople. Plusieurs milliers de femmes musulmanes, rassemblées devant le palais de Dolgapatich, demandaient au sultan de mettre fin à la guerre; elles ont été dispersées par la police. »

« Le prix des denrées, de la viande et des légumes tout particulièrement augmente toujours; pourtant la quantité de pain remise aux porteurs de cartes a été légèrement accrue. »

« Le choléra asiatique se propage dans la ville. »

« Le moral du peuple est singulièrement déprimé et l'impopularité des Allemands grandit de jour en jour. Dans le but de combattre l'abattement général, le gouvernement fait circuler le bruit d'une série de victoires en Tripolitaine. Ces nouvelles ont été reçues, du reste, avec la plus grande incrédulité. »

« Une affreuse misère règne à Samsoun (Asie Mineure, où des milliers de réfugiés se sont réunis. Le choléra y sévit. »

« Les autorités ont réunis tous les hommes âgés de dix-huit à cinquante ans et les ont envoyés à Sivas, principal point de concentration militaire. »

« On ne trouve plus de farine à Samsoun; tout a été réquisitionné pour l'armée. On distribue à la place cinq livres de haricots par semaine et par personne. »

Le nouveau gouverneur de la Serbie appliquera la "manière forte"

GENÈVE, 28 juillet. — On confirme de Vienne que l'empereur François-Joseph a nommé le général d'infanterie, baron Rhemen, au poste de gouverneur militaire de Serbie.

Il serait destiné à inaugurer un régime de manière forte dans le pays serbe occupé par l'armée austro-hongroise, régime annoncé par la fameuse ordonnance du 28 juin.

Le général von Rhemen, qui commandait jusqu'ici le 13^e corps d'armée à Zagreb, a pris part à la première campagne contre la Serbie où il a été battu notamment en août 1914 à Kroupani et en novembre de la même année à Vala.

Les Russes progressent à la frontière de Galicie

PÉTROGRAD, 28 juillet. — Communiqué de l'après-midi du grand état-major :

Dans la région de Krévo, notre artillerie a abattu un appareil ennemi qui est tombé dans les lignes adverses.

Dans la région au nord-est et au sud-est de Baranovitchi, activité de l'artillerie et escarmouches d'éléments avancés, ayant pour résultat une progression de nos éléments dans quelques endroits.

Dans la région des rivières Slonovka et Boldourovka, notre progression continue avec succès.

FRONT DU CAUCASE

L'offensive de l'armée du Caucase continue. Sur la route de Sivas, une de nos reconnaissances a fait prisonniers 31 officiers turcs.

Dans l'Est-Africain les Anglais mettent en déroute les survivants du Königsberg

LONDRES, 27 juillet. — Communiqué officiel de l'Afrique orientale :

Le brigadier général Northey télégraphie que, le 24 juillet, il a chassé le principal détachement allemand du sud qui occupait à Malangali une position fortement organisée, à cheval sur la route Neulungenburg-Iringa.

Après plusieurs contre-attaques, vigoureuses mais vaines, l'ennemi s'est retiré précipitamment dans la direction d'Iringa, abandonnant deux mitrailleuses et un obusier de quatre pouces.

Au cours des opérations dans la direction de Loutembé, nous avons fait prisonniers plusieurs Allemands. Parmi eux, se trouvait le docteur Speier, ancien gouverneur de la région de Neulungenburg, qui a succombé depuis aux blessures reçues dans le combat.

Le plus grand nombre des survivants du croiseur allemand « Königsberg » font partie des troupes allemandes de cette région.

Malangali est à 85 milles de Neulungenburg et à 73 milles d'Iringa. Loutembé est à 35 milles à l'est d'Oubena.

Le Deutschland n'est pas encore parti

BALTIMORE, 28 juillet. — Le capitaine König a obtenu, dans la soirée d'hier, ses patentes formelles. Néanmoins, dans la matinée, le *Deutschland* était encore arrêté aux appointements.

WASHINGTON, 28 juillet. — L'ambassadeur britannique a informé le gouvernement des États-Unis qu'aucun navire de guerre britannique n'a pénétré, ces temps derniers, dans la baie de Chesapeake.

Cette démarche répond à ce fait qu'un commandant de cuirassé américain, ayant aperçu, tard dans la soirée de lundi, un vaisseau mystérieux entrant dans la baie de Chesapeake, reçut comme réponse à ses signaux les mots : « Suivez-moi, croiseur britannique ». Après quoi le vaisseau disparut sans donner son nom.

Les craintes allemandes sur la destinée
du sous-marin

Le consulat allemand de Baltimore fait circuler en ce moment le bruit que, contrairement à ce qui a été annoncé, le *Deutschland* ne partirait pas avant la semaine prochaine.

On a aussitôt l'impression que cette nouvelle avait été lancée dans l'unique but d'endormir la vigilance exercée sur le *Deutschland* et on est absolument convaincu que le sous-marin allemand va prendre la mer à très bref délai. Aussi, ce navire reste-t-il plus étroitement surveillé que jamais.

D'autre part le bruit court que la sortie du *Deutschland* s'effectuerait de la façon suivante : il serait d'abord précédé, jusqu'à la limite des eaux américaines par un yacht appartenant à une personnalité germanophile des États-Unis; et si les cuirassés alliés venaient à guetter le sous-marin, le yacht leur présenterait le flanc, de manière à donner au *Deutschland* le temps de plonger. (New-York Herald.)

OBSÈSITÉ
LIN-TARIN
CONSTIPATION

Sur toute l'étendue de leur immense front les Russes dominant leurs adversaires



UN OBUS ECLATE DEVANT LES TRANCHEES RUSSES



UNE MESSE SUR LE FRONT EN BUKOVINE



LE GRALK ET SON AIDE DE CAMP



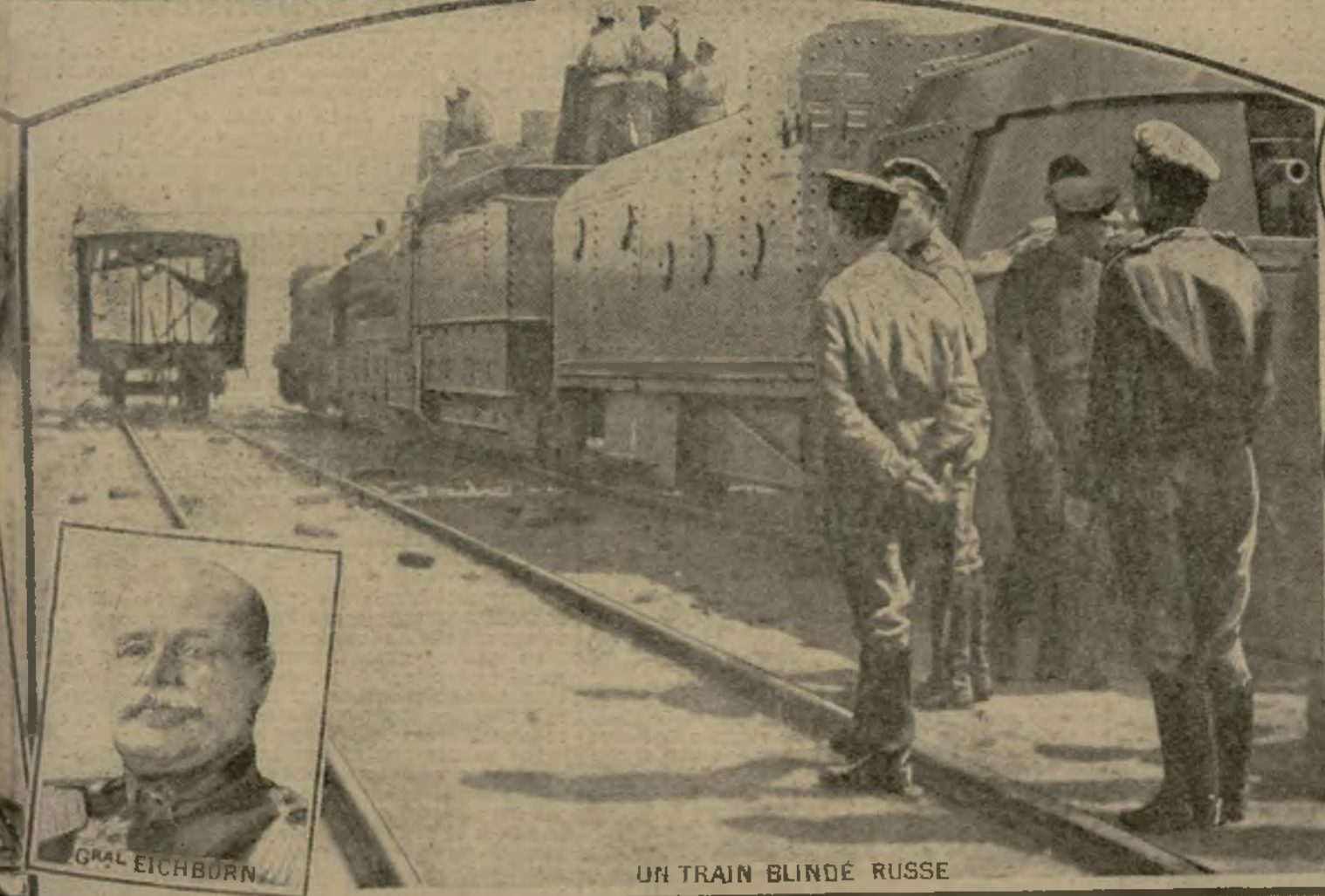
TRANSPORT D'UN BLESSÉ DANS UN BOYAU D'ÉVACUATION



INTERROGATOIRE DE PRISONNIERS ALLEMANDS



PRISONNIERS AUTRICHIENS CAPTURÉS EN VOLHYNIE



UN TRAIN BLINDÉ RUSSE



En bousculant les Austro-Allemands en Volhynie et en continuant à les refouler en Bukovine, les armées des généraux Sackharoff, Kaledine et Letchivsky rendent de plus en plus précaire la situation de l'armée de Bothmer qui, en Galicie, résiste désespérément depuis le déclenchement de l'offensive de Broussiloff. La pression continue de Kouropatkine et d'Evert menace, d'autre part,

les secteurs d'Hindenburg et du prince Luitpold de Bavière. Avec les photographies de ces différents chefs alliés et ennemis on verra là celles du général Radko Dimitrieff qui commande l'armée russe de Riga; de von Eichhorn et de von Below, deux adversaires de Kouropatkine, et de von Kewess qui tente vainement de s'opposer à l'avance des cosaques en Hongrie.

LES CONTES D'EXCELSIOR

LA ROSE

La mère Cornette avait de bien belles roses. Son petit jardin, de mai à septembre, débordait comme une corbeille trop pleine, embaumait jusqu'aux chaumières d'en face. Mais les plus belles roses de la mère Cornette s'épanouissaient au bord de la route, sur un rosier « France ». Ces France-là étaient si parfaites, de volume, de forme, de ton, si suaves et si magnifiques, qu'on en voulait au vent d'oser les toucher, qu'on ne les fixait qu'avec des yeux attendris.

Il y a bien des gens qui croient savoir ce que c'est qu'une rose, parce qu'ils en ont achetées de très rares et de très chères, chez les fleuristes; mais celles-là ont déjà la mort en elles... Pour juger la Reine de Saron, il faut l'avoir vu éclore et se développer, pétale par pétale, sur la branche qui la porte.

Les roses France de la mère Cornette n'étaient jamais cueillies; elles naissaient glorieuses, et glorieuses ne s'effeuillaient que parce qu'elles étaient trop largement épanouies...

Du moins il en avait toujours été ainsi, depuis que la mère Cornette cultivait son jardin. Mais cette année-ci, depuis le début de la saison, aucune des fleurs divines n'allait jusqu'au bout de sa carrière... Dès qu'il en surgissait une, des mains audacieuses la coupaient, la dérobaient. Double sacrilège!

La mère Cornette, naturellement, accusait les « Parisiens », — en l'espèce, tous les citadins affamés d'air pur! Chaque été, leur nombre augmentait. Dès les premières chaleurs, ils s'abattaient sur le village, comme des pucerons sur un fraisier, louchant des chambres, de petites maisons, s'insinuant partout. Tout le jour, ils se promenaient pour refaire leur sang pâle. Ils insultaient de leurs modes ridicules les talus verdoyants. Ils faisaient augmenter tous les prix. Ils ne savaient pas se servir de leurs dix doigts.

Aussi, dès que la mère Cornette avait vu disparaître ses roses, elle s'était écriée: « Ce sont les Parisiens! » Et chaque fois qu'un passant s'arrêtait, se penchait au-dessus du treillage bas, et disait à la mère Cornette:

— Eh, là! madame Cornette, qué fleurs, qué fleurs!... Vous devriez les envoyer au concours!...

Elle criait du plus haut de sa voix, afin que nul ne puisse en ignorer par le village:

— Sur qu'y en a pas beaucoup comme ça!... Mais y'a ces maudits Parisiens qui me les cueillent!...

Une nuit, la mère Cornette résolut d'en finir. Elle aimait bien sa couchette moelleuse, où les reins se reposaient si bien du dur travail des champs, mais elle lui préférait encore ses « France », orgueil de sa maison. Un soir donc, la mère Cornette se mit sur la défensive. Le rosier précieux portait justement ce soir-là son présent, peut-être le plus magnifique de l'année. La mère Cornette résolut de le défendre.

Sournoisement, elle disparut à la même heure que chaque jour, celle où le coq lançait son dernier appel, laissa la nuit emplir la terre comme une eau sombre, et, choisissant son meilleur gourdin, celui que feu son mari lui avait laissé, clopin-clopin, alla se poster derrière un massif de lauriers tout proche du fameux trésor embaumé.

Au bout d'une heure, pourtant, elle faillit crier grâce. Ses rhumatismes, éveillés par la fraîcheur, enfouaient en elle mille aiguilles. L'odeur trop suave des plates-bandes troublait sa vicille cervelle. Quelques « Parisiens » étaient bien passés, silencieux, dans l'ombre bleue, sur leurs semelles de caoutchouc... Mais la rose était toujours là... Un ivrogne dévala, lançant à tous les murs des invectives qui se terminaient par des chansons, puis le calme s'étendit... un cri de chouette... une branche remuée par quelque chat en maraude... un jeune moineau piaulant dans une gouttière... Silence...

La mère Cornette n'y comprenait rien, quand une pierre roula du mur voisin, un pas furtif trembla le long du chemin, puis, une main s'éleva au-dessus du treillage, cueillit la rose et disparut.

Le mouvement avait été si rapide que la mère Cornette, dont les réflexes étaient un peu rouillés, n'avait même pas eu le temps de lever son bâton!... Se jetant le long de sa haie, elle eut cependant celui de saisir, du regard, une silhouette qui s'éloignait et de reconnaître... Mais oui!... Elle n'en croyait pas ses lunettes... Non pas le maudit Parisien soupçonné, mais le petit Jean, fils du père Raquin, le grainetier...

Le petit Jean était maintenant soldat, dans le corps des alpins, et on disait qu'il s'était fameusement battu, là-bas!... Blessé, il passait sa convalescence au village, et c'était lui, lui... ce bon gars!...

Mais, tout à coup, la mère Cornette se souvint avec quels yeux le petit Jean regardait Louissette, que l'on disait sa fiancée, et, debout dans l'ombre, les mains sur ses hanches molles, la mère Cornette se mit à rire... Ainsi, ce larron redoutable n'était qu'un larron d'amour. La mère Cornette se souvint du temps où elle aussi aurait dévalisé tous les jardins du village pour obtenir un tendre mot de celui qu'elle adorait, et elle s'en revint le cœur attendri. — Ah! ce petit Jean, qui n'avait pas assez de prendre des tranchées, et auquel il fallait conquérir les filles! — La mère Cornette, toute la nuit, rêva de sa jeunesse...

Tout de même, le lendemain matin, quand le petit Jean, sortant de chez sa mère, la salua, d'un air innocent, il lui fallut bien sa petite vengeance, il lui fallut bien taquiner un peu le garçon... et elle lui jeta négligemment, avec un clignement d'œil malin:

— Qué q'tas donc le Jean à reluquer comme ça mes fleurs?...

Les joues du petit soldat flambèrent, mais comme il n'était pas bête il répondit assez crânement:

— C'est, madame Cornette, qu'ça me repose un peu de ce que nous voyons là-bas!...

Devant la riposte inattendue, la plaisanterie montait sur les lèvres de la mère Cornette! Même, comme elle avait l'âme tendre, elle rougit à son tour, la vieille, presque autant que le gars. Elle vit les champs ravagés... le sang... les ruines, l'horreur dont il devait, en effet, avoir les prunelles pleines... Et elle, La Cornette, était là, à faire la guêpe autour de lui parce qu'il avait rêvé d'un peu d'amour et de beauté... Alors, comme il continuait plus calme: « Elles sont bien belles vos roses », ce fut elle qui répondit d'un ton plus bas, comme il convient pour une excuse:

— Naturellement... Mais, qu'q'tu veux... Y a les Parisiens qui me les cueillent...

Et ce fut le dernier point, avec un tictac, de l'histoire des roses.

Bruno Ruby.

Le Sénat a voté son projet sur les loyers

Le Sénat a voté hier, à l'unanimité des 243 votants, son projet de loi sur les loyers.

L'article 29, qui accorde une indemnité aux propriétaires dont les locataires auront été expropriés en tout ou en partie, venait en premier lieu. Il fut adopté avec de légères modifications. Les autres articles furent votés assez rapidement. A signaler l'adoption d'un article 56 bis, présenté par MM. Boivin-Champeaux et Tournon, mettant fin à tous les moratoires civils et judiciaires des baux à loyer, autres que ceux de la présente loi.

Avant le vote sur l'ensemble, M. Gaudin de Villaine a appelé l'attention du gouvernement sur l'arrêté du préfet de police du 23 août 1914 qui a obligé les hôteliers à recevoir les réfugiés.

— A côté des réfugiés, a-t-il dit, se sont présentés des indésirables. Il serait à souhaiter que cet arrêté fût rapporté.

L'ensemble du projet fut ensuite voté. Il reviendra en septembre devant la Chambre et, comme des modifications y seront certainement apportées, c'est, pour octobre, un nouveau moratorium en perspective.

Le Sénat a adopté, d'autre part, une série de projets et propositions, notamment le projet relatif aux quatre contributions; la proposition de loi votée par la Chambre fixant à 33 francs les 100 kilos le prix du blé chez le producteur; le projet de loi sur la mise en culture des terres abandonnées et l'organisation du travail agricole pendant la guerre, etc.

Il s'est enfin ajourné au 14 septembre.

Nouvelles parlementaires

Le contrôle aux armées

La commission du budget, réunie sous la présidence de M. Klotz, a organisé, hier, le contrôle effectif et sur place qu'elle doit exercer conformément à l'adoption du contre-projet Chaumet, dans le cadre de ses attributions et dans les conditions prévues par l'ordre du jour du 22 juin.

Chacun des rapporteurs spéciaux a été désigné pour contrôler dans sa spécialité.

La commission de la marine de guerre a également donné mandat à diverses missions de se rendre compte des conditions de transport des troupes dans la Méditerranée et des mesures adoptées contre les sous-marins.

La commission de législation civile et criminelle a désigné MM. Braibant, Ernest Lafont et Paul-Meunier pour faire partie de la délégation chargée de contrôler le fonctionnement des conseils de guerre aux armées.

La commission de l'armée a décidé, de son côté, de procéder mardi à la désignation de ses délégués pour exercer son contrôle permanent dans la zone des armées, réserve faite des missions spéciales temporaires qui pourront être confiées aux autres membres de la commission. La mission de ces délégués sera exercée par spécialisation et non par région d'armée.

La Chambre s'est ajournée au 12 septembre

Séance de liquidation.

La Chambre voulait voter, avant de partir en vacances, la proposition de loi de M. Failliot relative aux marchés à livrer passés avant la guerre. Mais, en présence des problèmes nouveaux posés par un amendement de M. Viollette qui voulait étendre la réglementation nouvelle aux contrats intéressant les communes et les établissements publics, le renvoi à la commission fut demandé et prononcé par 206 voix contre 109.

Trois députés, MM. Patureau-Baronnet, Cosnier et Paul Laffont interpellèrent alors le ministre de la Guerre sur l'application de la résolution votée le 9 juin par la Chambre concernant la mise en sursis des R. A. T. du service auxiliaire pour les travaux de fenaison et de moisson, sur les mesures à prendre en vue d'assurer la main-d'œuvre agricole et sur les résistances opposées par les autorités militaires locales à l'exécution des mesures votées par la Chambre en ce qui concerne la main-d'œuvre agricole.

Comme à l'ordinaire, M. Le général Roques répondit que ses services faisaient tous leurs efforts pour faciliter l'exécution des travaux agricoles.

— Mais, dit-il, l'application des projets de résolution se heurte souvent à de grosses difficultés. Sur 25.000 R. A. T. auxiliaires qui se trouvaient dans les usines, 18.000 ont été mis en sursis d'appel; il en est 7.000 qui n'ont pu être remplacés.

Le ministre de la Guerre s'inscrit en faux, d'autre part, contre la légende d'après laquelle d'innombrables auxiliaires se tourmentaient les pouces dans les dépôts, ces dépôts sont contrôlés par le général Brugère, qui veille à l'utilisation de tous les auxiliaires mobilisés.

— Et le piquet d'honneur qui forme la haie à la Chambre les jours de séance, demanda M. Laurent Bougère, ne pourrait-on pas le supprimer?

Le débat sur les interpellations fut clos sans ordre du jour.

La Chambre adopta enfin un projet de résolution invitant le gouvernement à porter à un demi-litre par jour la ration de vin du soldat.

M. Joseph Thierry promit que cette mesure, qui coûtera 215.000 francs par jour, serait appliquée dès le 1^{er} septembre.

La Chambre s'est ajournée ensuite au 12 septembre.

Leopold Blond.

LÉGION D'HONNEUR

Est promu au grade de commandeur de la Légion d'honneur: Gadel, général de brigade, commandant une division d'infanterie coloniale.

« A fait preuve, depuis le début de la campagne, des plus belles qualités militaires, et, en particulier, d'une bravoure exceptionnelle. Cité trois fois à l'ordre. Blessé grièvement le 28 juin 1916 au cours d'une inspection de ses troupes en première ligne. »

LA GUERRE ET LA TRÉSORERIE NATIONALE

Nous pouvons nous rendre compte de ce que nous valent aujourd'hui notre action et notre persévérance: pendant que nos armées héroïques arrêtaient les opérations offensives d'un ennemi préparé de longue date, nous nous sommes appliqués, au moyen de nos épargnes, au moyen des disponibilités dont nous pouvions disposer, à mettre le pays à même de vaincre.

Le commandement a demandé du matériel, des canons, des munitions et des engins puissants. Et pour que le Trésor pût sans arrêt donner aux usines les ressources nécessaires à une fabrication intense de ce matériel, le public a souscrit largement aux Bons et aux Obligations de la Défense Nationale.

Maintenant munis des engins de guerre utiles, nos alliés et nous avons l'initiative des mouvements, cette initiative rien ne doit l'arrêter.

Le matériel s'use, il faut le renouveler et en accroître toujours la puissance. Nous avons des munitions en abondance, il faut toujours qu'elles soient encore plus abondantes et c'est ainsi que nous avançons l'heure décisive.

Nos soldats poursuivent l'offensive, héroïquement, avec méthode et nous devons faire de nouveaux efforts financiers en renforçant le Trésor par des souscriptions de plus en plus importantes aux Bons et aux Obligations de la Défense Nationale.

A l'heure actuelle, nous nous devons tout entiers au Pays!

STENO-DACTYLO

Rue

PIGIER

de Rivoli, 53

Leçons pratiques: Commerce, Comptabilité, Langues.

ZONE DES ARMÉES

Le train des épouses

Avant la guerre, il y avait le train des maris. Il arrivait le samedi soir, déversait sur les plages et dans les stations balnéaires un flot d'hommes pous-sièreux et congestionnés par le voyage et ravis de la perspective de passer le dimanche avec leurs fem-



mies. Ce train a beaucoup servi aux anteurs gais, ils le mettaient à toutes les sauces; à présent, il y en a un autre, en contre-partie, qui les inspirera certainement, quand d'autres temps seront venus : c'est le train des épouses...

Il y a toujours, sur toutes les lignes, un train qui part de Paris et qui est plus pratique, quant aux heures, que tous les autres. C'est celui-là que prennent, munies d'un sauf-conduit en règle et au besoin de pièces d'identité un peu douteuses, les femmes qui vont dans la zone des armées, pour voir leurs maris.

C'est une véritable expédition. En plus du plaisir qu'elle aura à passer un moment avec celui qu'elle aime, la voyageuse aura la satisfaction d'avoir pénétré dans cette zone défendue, et la crainte d'être déconverte donnera du piquant au voyage, souvent long et ennuyeux.

Car c'est une chose rigoureusement interdite qu'aller voir son mari aux armées, et qui peut attirer de très désagréables histoires aussi bien à la femme qu'au mari complice.

Un petit frisson vous prend quand le train entre en gare. Il va falloir sortir du wagon, son sac de voyage d'une main; de l'autre, le sauf-conduit qu'il faudra montrer au gendarme, dont on aperçoit la silhouette à la porte de sortie réservée aux civils. Pour les poilus, c'est bien vite fait. Un regard pour s'assurer que la permission est en règle, et cela suffit; mais les civils, les femmes surtout, doivent montrer patte blanche, et il faut que cette patte soit d'une blancheur immaculée.

Le train entre en gare, le gendarme est à son poste, et le défilé commence. Voici d'abord un vieux brave homme, employé à la mairie et que le gendarme salue amicalement; deux vieilles paysannes toutes ridées, toutes ratatinées, portent de grands paniers; une femme revient de la ville voisine avec son enfant. Le gendarme sait bien que ce sont de braves gens, et s'il regarde leurs papiers c'est parce que la consigne l'ordonne; mais voilà une petite silhouette d'une tout autre espèce. Ses bottines, son chapeau, sa voilette, tout indique que ce n'est pas quelqu'un du pays. Pandore ouvre l'œil, et la bonne!

Cependant, les papiers sont en règle, la petite dame répond correctement aux questions qu'on lui pose : elle s'en va chez Mme Martel, de la rue des Marchés, pour une affaire de famille; elle montre même une lettre la réclamant et expliquant que le notaire est convoqué pour ce jour-là, pour cette affaire qu'il faut régler.

Après tout, c'est peut-être vrai, et le gendarme

s'incline; mais un sous-officier de gendarmerie survient, qui a encore des doutes. Il rappelle la petite dame qui déjà s'en allait.

— Madame, ne manquez pas de faire mes amitiés à votre mari. C'est un de mes bons amis, j'irai le voir bientôt.

La dame s'est retournée; mais elle ne se trouble pas.

— Vous devez faire erreur, monsieur, je suis demoiselle!

Cette fois, elle a gagné la partie.

Quelquefois, le gendarme n'est pas sans pitié; il lui arrive, en voyant qu'un anneau d'or brille au doigt de la petite main qui tremble un peu en lui tendant les papiers, de dire à mi-voix :

— Enlevez ça, votre alliance, que je vous dis, cela vaudra mieux.

Mais, d'ordinaire, les choses ne s'arrangent pas aussi bien. Y a-t-il la moindre chose qui cloche? La voyageuse est aussitôt priée de passer dans le bureau du commissaire, et là c'est un véritable interrogatoire qui commence.

Pour quelqu'un qui n'y est pas accoutumé, il est très difficile de mentir longtemps. La patiente qui subit ce supplice de « la question » finit toujours par se troubler, s'embrouiller, laisser échapper des choses qu'elle regrette ensuite d'avoir dites, et qu'elle essaie de rattraper. Le questionneur alors fait apparaître le spectre terrifiant des peines prévues pour ceux qui font des faux et en usent, et des façons qu'on a de punir les espions.

Alors, c'est la déroute! Quelquefois, la malheureuse fond en larmes, ou bien pique une crise de nerfs, et puis ce sont les aveux qui commencent, à moins qu'au contraire la voyageuse ne se renferme dans un mutisme farouche qui laisse place à toutes les suppositions.

A-t-on affaire à une espionne ou bien à une dame qui vient voir son mari?

Il y a des histoires qui se racontent au café du Commerce et à la popote des sous-officiers; mais on ne sait pas d'où elles viennent, peut-être du lavoir, où les laveuses, en même temps qu'elles blan-



chissent le linge, salissent les réputations; peut-être n'est-ce qu'un « rapport des cuisines ». En tout cas, ce sont des histoires pittoresques et qui font toujours passer un moment.

On se souvient de l'émotion que produisit un jour l'arrestation, à la gare, d'une dame d'un certain âge et très respectable, qui s'était embrouillée dans les questions qu'on lui posait, et qui s'était réfugiée dans un silence dont rien ne la pouvait faire sortir. La rumeur atteignit la ville; il n'y était bruit que de la capture d'une redoutable femme vendue à l'ennemi, célèbre par mille forfaits extraordinaires. Un officier haut gradé, qui occupait une situation importante, se rendit à la gare pour interroger la fameuse espionne. Il reconnut, en la voyant, sa femme qui, à son insu, avait entrepris ce voyage, et, une fois arrêtée, n'avait pour rien au monde voulu dire son nom.

Si les gendarmes voulaient parler, ils diraient de bien curieuses choses! Gageons qu'après la guerre ils trouveront des situations admirables. Les vau-devillistes à court d'idées se les arracheront pour en faire leurs secrétaires.

André Warnod.

"EXCELSIOR" RÉTRIBUE

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale — La vie artistique — Les procès importants — Les accidents graves — Les événements locaux — La vie économique — Les sports — Tous faits pittoresques

LA VIE INTELLECTUELLE

"Les cahiers d'un artiste"

Nous savions bien que beaucoup de gens écriraient au jour le jour de petits mémoires sur la guerre; mais, dans l'immensité de la catastrophe qui bouleversait soudain notre vie nationale, nous n'avons pas réfléchi sérieusement à ce fait que les petits mémoires pulluleraient et que c'était aussi une grave conséquence de ces grands événements. Maintenant, nous sommes prêts à tout.

La guerre nous a rendus très bons, en vérité, et voici que nous accueillons avec autant de sympathie les mémorialistes de l'arrière que les mémorialistes du front. Il y a lieu de proclamer tout de suite que certains de ces mémorialistes ne sont pas dépourvus d'un réel talent littéraire. Ce n'est point la guerre qui les fit écrivains. Ils étaient de toute éternité destinés à écrire et à bien écrire.

Parmi eux, Jacques-Emile Blanche. Des longtemps ce peintre célèbre eut coutume d'exposer des idées fines avec une ferme élégance. Il convenait que la guerre l'entraîna à écrire encore des livres et à exposer des idées fortes avec une élégante finesse. En effet, M. Jacques-Emile Blanche, écrivant ses mémoires sur la guerre, développe surtout ses qualités d'observateur et de souvenirs : *Cahiers d'un artiste*. Il lui plaît que dans ses livres on retrouve l'artiste qu'il est et qu'on distingue son originalité littéraire.

L'essentiel est que rien ne lui soit étranger des soucis de son époque et qu'il frémit de ses frémissants. Il frémit on ne peut mieux. Moraliste, sociologue, peintre, ou chroniqueur mondain, Jacques-Emile Blanche, vous pouvez m'en croire, palpite d'une manière très satisfaisante.

Mais plus encore que les problèmes nationaux, voire internationaux, ce qui le touche ce sont les problèmes mondains. Il est moins sensible à ce qui remue « le populaire » qu'à ce qui touche la bonne société. La France est assez riche en écrivains pour qu'elle permette à chacun de faire son choix et de cultiver le jardin qu'il préfère.

Jacques-Emile Blanche souligne la bonne humeur, l'allégresse fière de l'héroïsme mondain. « Josselin — il s'appelle Josselin — pour deux jours à Paris, demande à sa sœur où l'on peut danser. Y a-t-il un tiroir ? »

« — Vous vous morfondiez là comme si ce n'était pas assez que nous battions la semelle dans la neige. Dansez donc ! »

« Son meilleur ami était mort la veille dans ses bras. Josselin a reçu la médaille militaire et fut blessé déjà. »

Ainsi est traitée magnifiquement, par un soldat valeureux, la question de la reprise de la vie parisienne. Mais Jacques-Emile Blanche est un peu donné par tant de stoïcisme joyeux. Il était disposé à plus de recueillement. Il en résulte quelque incertitude équivoque dans les appréciations de Jacques-Emile Blanche. On ne sait s'il approuve, on ne sait s'il raille.

Aussi Jacques-Emile Blanche note-t-il pour la postérité une scène qui se déroula chez le comte Adhémar. Le comte Adhémar reçoit de son maître d'hôtel Honoré Dutal la lettre par laquelle ce modèle des serviteurs lui annonce qu'il est fait sous-lieutenant et qu'au surplus, n'ayant pas l'intention de rester dans la carrière des armes, il compte « rentrer au service de l'illustre famille ». La marquise en infère que la guerre va créer des situations étranges : « Honoré ! On n'a pas idée de cela ! On ne pourrait même pas faire pour eux comme pour les curés de campagne dans les châteaux. C'est horriblement gênant... » Alors, l'ami de la maison détourne la tête et la question :

« — Est-ce que votre gendre est passé à l'état-major du général X... ? »

« — Pas moyen ! pas encore ! Mais il n'est plus avec son ancienne ordonnance. Il avait vu venir le coup : il a changé. »

« — Alors... Seulement, si j'étais le comte Adhémar, je persuaderais à ce brave garçon-là qu'il aurait de meilleurs gages en Amérique. L'Europe va être inhabitable. »

Sans doute, nous sommes d'accord sur ce point. Et vous savez gré à Jacques-Emile Blanche d'avoir noté un trait de mœurs caractéristique. Mais comprenez-vous son intention ? Est-ce qu'il applaudit à des discussions d'un ordre un peu spécial ? Est-ce que, au contraire, il les blâme ? On ne le discerne point. Jacques-Emile Blanche demeure énigmatique : on est en droit de se demander néanmoins s'il y a en Jacques-Emile Blanche un satiriste qui s'ignore.

Mais qu'il juge ou qu'il observe, il est un écrivain agréablement disert, abondant en anecdotes expressives et aussi, faut-il le dire ? en idées générales. Et cela prouve bien que les mémoires de M. Jacques-Emile Blanche ne sont pas futiles; ses idées générales elles-mêmes constituent un document sur notre époque, un document qu'il faudra plus tard étudier diligemment si l'on veut comprendre l'évolution de cette époque tourmentée, grandiose et merveilleusement diverse...

J. Ernest-Charles.

AU PAYS DE LA « KULTUR »

L'ENNUI DE BERLIN

En réalité, au dire des voyageurs neutres, rien n'apparaît, en ce moment, plus morne que Berlin. La vie économique y est devenue difficile, la cuisine réduite, le pain rare; enfin, là où la foule la mieux disciplinée vivait dans la crainte et l'ordre, une certaine agitation se manifeste, des récriminations se produisent, l'émotion gronde. A l'activité du commerce, à l'effervescence des affaires a succédé le plus triste ennui.

Cet ennui, dans Berlin, n'est pas nouveau. Les Français qui vécurent au milieu de cette agglomération de palais sans art et de casernes rigides en ressentirent de tout temps la disgrâce. « Hier, dimanche, je me suis bien ennuyé », écrivait, de Berlin, vers 1880, Jules Laforgue, l'exquis et spirituel poète, notre Heine français. Et bien avant l'auteur de tant de pages fines et pénétrantes, combien de nos compatriotes éprouvèrent la mélancolie d'un séjour sans joie et sans beauté!

Voltaire, qui se plaisait tant à Potsdam et à Sans-Souci, fut bien l'un des premiers à souffrir, par contraste avec ces jolies résidences, de l'aspect ingrat de la cité prussienne. Sous l'impulsion de Frédéric, la ville faisait cependant effort pour prendre figure de capitale; mais le caustique et vif Français ne dissimula pas la grossièreté des façades qui continuaient de sévir chez ce peuple épais. « Quelques personnes, dit-il, avaient des meubles, la plupart même portaient des chemises (sic) ». C'était là un luxe nouveau, car, ajoute le malin Arouet, « sous le règne précédent, on ne connaissait guère que des devants de chemise qu'on attachait avec des cordons ».

Chateaubriand qui fut, au siècle suivant, ambassadeur auprès du roi de Prusse, ne trouva pas beaucoup plus que Voltaire à se réjouir dans cet endroit. « Les soirées sont longues à Berlin, dit-il; enfermée sous le poids d'un poêle à figure morne, je n'entends que le cri de la sentinelle de la porte de Brandebourg et les pas sur la neige de l'homme qui siffle les heures. »

Avec l'état de la vie moderne, le mouvement des rues comme la Friedrichstrasse, de promenade comme le Thiergarten; Unter den Linden, le développement d'une locomotion intense, on pouvait supposer que Berlin, élevé à la dignité de capitale de l'empire, fût devenu un pays un peu moins sombre. Hélas! un voyageur français, qui passa par là il y a quelque vingt ans et qui n'était autre que Huysmans, n'en revint pas absolument convaincu; et il faut lire, dans cet auteur, la description la plus pessimiste qu'on ait jamais écrite d'un Berlin inhabitable!

« Je ne crois pas, dit Huysmans, dans son livre : *De tout* qu'il existe de ville plus fastidieuse et plus laide que Berlin, coupé au cordeau, planté de maisons sans intérêt et de palais affreux. Sa Sprée est une rigole d'eau sale (quelque chose comme la Bièvre dans Paris!), sa porte de Brandebourg est une camelote des Propylées d'Albènes. »

Ainsi déçu du côté de la ville, J. K. Huysmans s'efforce de découvrir quelque compensation du côté des habitants; mais, il n'y avait vraiment rien là qui fût de nature à satisfaire son esthétisme. « Cette ville est hideuse, écrit-il, et l'on voudrait que la foule qui l'anime le fût moins; mais, elle aussi consterne. » En effet, ce que l'auteur d'*A rebours* aperçoit, dans ce moderne miroir aux horreurs, ce sont « des officiers gommés, sanglés dans des tuniques collantes et dans de noires culottes à vernicelle rouge », avec « un monocle grand comme une roue de locomotive dans l'œil », traînant le sabre et mâchant le cigare!

« La laideur humaine, précise Huysmans, véritablement humiliée de tant de déchéance, prend ici un aspect particulièrement insolent chez le galonné, bête chez la femme et, chez le bourgeois, grave ». Mais ce qui, dans cette Prusse, rendait pour l'écrivain le séjour encore plus insupportable, c'était la cuisine. Oh! cette cuisine : des composés de « chères lizarres », des poulets « couchés sur des lits de groseille et de concombres ! ». Dans un grand restaurant, je ne sais plus si c'est à Berlin ou à Hambourg, le voyageur a vu une sorte de fresque peinte sur le mur, représentant « l'Empereur Guillaume I^{er} enlevé après sa mort, au ciel, par des anges ». Et, devant cette fresque mystique et guerrière, des êtres à tignasse jaune et à lunettes d'or absorbent une bière intarissable et mangent de l'anguille aux pruneaux!

En présence d'une disgrâce aussi péremptoire, Huysmans, qui ne possédait ni la raillerie de Vol-

taire, ni l'ironie de Laforgue, ni le dédain de Chateaubriand, n'eut pas le courage de résister. Il boucla sa malle et remonta dans ce sleeping extraordinaire qui l'avait amené de Cologne et dans lequel l'accumulation « d'hommes obèses » et de « femmes aux traits dépareillés et aux yeux qui fondent » lui avait offert les premiers échantillons de la « Kultur ».

Culture suspecte et bien pauvre, hélas! chère médiocre, ville sans grâce, habitants sans sourire, voilà les raisons du tenace et morle ennui qu'éprouvèrent de tout temps, nos compatriotes à visiter cette capitale d'un peuple qui se prétend le premier de l'univers.

Edmond Pilon.

LA CONFERENCE DE M. BARTHOU A GENÈVE

"C'est parce que la France veut la paix, qu'elle fera la guerre jusqu'au bout!"

GENÈVE, 28 juillet. — La conférence que M. Louis Barthou a faite, hier soir, au Victoria Hall, au nom du Comité national : « L'effort de la France et de ses Alliés », a obtenu un succès d'enthousiasme sans précédent.

L'élite de la société genevoise, les corps constitués, la municipalité, les notabilités politiques, le barreau, les consuls étrangers, se pressaient dans une salle comble à l'extrême, où la loge d'honneur était occupée par M. Beau, ambassadeur de la République à Berne.

M. Barthou a montré que la France n'avait pas voulu la guerre et qu'elle avait toujours défendu le Droit et la Paix; l'affaire d'Agadir en fut une des meilleures preuves.

L'Allemagne sembla croire que sa voisine était résignée à tout plutôt que de tirer l'épée et, lorsqu'elle prit des mesures conformes à sa dignité et à sa sécurité, l'empire germanique les dénonça comme agressives et ne comprit pas que certaines limites ne pouvaient être franchies.

L'Allemagne commit aussi la faute de croire que la France était profondément divisée et qu'elle ne pourrait pas faire face à son agression.

Nous avons accepté la guerre pour échapper à la servitude, et c'est pour échapper à la servitude, c'est pour nous libérer, c'est pour libérer la race européenne et, laissez-moi l'ajouter dans toute la fermeté de ma conscience, c'est aussi pour libérer la race humaine, que nous avons accepté cette guerre. Nous nous sommes bont de la guerre contre la domination. Nous préférons la guerre à la servitude. Nous irons jusqu'au bout, toute la France pour toute la guerre, ce qui veut dire toute la France pour toute la victoire.

Presque chaque parole de l'orateur a été, au cours de ce discours qui a duré une heure et quart, hachée par des applaudissements frénétiques.

A l'issue de cette conférence, une réception officielle, quoique intime, eut lieu, réception qui avait été organisée conjointement par le Grand Conseil et le Conseil d'Etat de Genève.

Tout à l'our, MM. Marc Peter, président du Grand Conseil; Fazy, président du Conseil d'Etat; Boveyron, conseiller d'Etat et chef du département du commerce, prirent la parole.

Déserteur par amour filial

Le soldat Yves Wecker, du 9^e régiment d'infanterie, amputé du bras gauche et ayant subi la trépanation à la suite de blessures reçues à Wimy, était en traitement à l'hôpital Bégin, à Saint-Denis. Vers la fin du mois de décembre 1915, Wecker fut pris de la nostalgie du pays. Il demanda une permission qui lui fut refusée. Mais son désir de revoir ses parents était tel qu'il partit quand même. Après cinquante-deux jours d'absence, Yves Wecker regagna l'hôpital, et il fut mis en prévention de désertion. Une auto le conduisit à l'hôpital de La Croix-de-Berny. Chemin faisant, il faussa compagnie à ses gardiens en sautant du véhicule en marche. Ce fut sa mère qui le ramena, en suppliant les officiers de pardonner à son malheureux enfant.

Il fut déféré au deuxième conseil de guerre, où il comparut, hier, en même temps que paraissait à l'Officiel la belle citation qui lui valait la croix de guerre avec palmes et la médaille militaire.

Le capitaine Montel, commissaire du gouvernement, prononça, au lieu du sévère réquisitoire, un émouvant plaidoyer, qui, joint à celui du maréchal des logis Gardeau, défenseur de Wecker, valut à celui-ci le bénéfice d'un acquittement à la minorité de faveur.

Les écoliers de Dunkerque prendront soin des tombes militaires

Le maire de Dunkerque, M. Henri Terquem, vient de prendre une initiative des plus heureuses pour assurer l'entretien des tombes militaires. Comme suite au geste des enfants qui sont venus les fleurir, il a songé à confier aux générations futures le culte de ceux qui se sont sacrifiés pour elle.

Chaque école de Dunkerque prend dès à présent à sa charge un certain nombre de tombes sur lesquelles les enfants entretiendront des fleurs qu'ils cultiveront eux-mêmes.

Petite gazette de la Comédie

Il faut apporter infiniment de tact et de prudence dans l'emploi que l'on peut faire des Journaux, Mémoires ou Souvenirs des hommes devenus célèbres. Il convient surtout, si l'on évoque leurs opinions ou témoignages personnels, de se reporter à l'époque où ils écrivaient, de se replonger dans l'atmosphère où ils s'agitaient si l'on veut éviter l'erreur grossière — et comme à tant de critiques — qui consiste à accabler aujourd'hui les adversaires d'un grand écrivain, d'un illustre artiste, de tout le poids d'une gloire souvent fort postérieure au moment où, engagé dans de féroces polémiques, celui-ci, pareil à ses contradicteurs, se laissait parfois aller à de regrettables excès. Ne serait-ce pas agir avec une impardonnable ingérence que de prendre, par exemple, comme modèles d'exemple les injustes et cinglants propos émis par Molière dans l'improvisation de *Verdict* contre ses rivaux de l'Hôtel de Bourgogne, en l'honneur de la Comédie-Française du Palais-Royal dans l'interprétation de la tragédie? Cette réserve formulée, j'estime que des écrits comme le *Journal de Monnet-Sully*, dont *Excelsior* a publié de si intéressants extraits, renferment un accent de sincérité qui conserve à l'impression, à la sensation notée au jour le jour, la valeur d'un précieux document; à nous d'en tirer le meilleur parti. Eh bien! Monnet-Sully inscrivait dans son carnet, à la date du 17 avril 1868 :

Classe de Bressant. Hôpital le premier acte d'*Oreste*. — Il m'a laissé aller d'un bout à l'autre, puis il m'a dit de me tenir de la teinte uniforme que je donnais au rôle. Il veut l'entrée d'*Oreste* très joyeuse et sans aucune trace de cette mélancolie noire qui le dévore et le tue. « Vous avez bien le temps de donner cette note-là plus tard », m'a-t-il dit. « Soyez sincèrement et pleinement heureux pour commencer. »

Cette fois ce n'est pas un jeune élève qui parle, c'est un artiste éminent. Bressant, un des plus brillants sociétaires de la Comédie-Française, parvenu, à cette heure, à l'apogée de son talent et de sa renommée. Aussi ce passage du *Journal de Monnet-Sully* vient-il redonner une force nouvelle à mes critiques contre la conception de De Max, dont l'interprétation d'*Oreste* n'est, à mes yeux, qu'un long contre-sens.

Pendant la représentation d'*Andromaque*, au début de la matinée de jeudi, tandis que De Max nous montrait un *Oreste* qui n'est point sans charme, je le reconnais, — mais un *Oreste* qui aurait lu Antony et Werther! — devant la lenteur du tragédien en scène, j'avais peine à me tenir tranquille sur mon strapontin! J'aurais voulu crier à De Max : « Mais allez donc, Monsieur, je vous en supplie, avant tout rendez-vous le mouvement de l'auteur. Vous représentez un jeune homme d'une ardeur exubérante; il saute, en une seconde, de la joie folle à la morne tristesse; au cours de cette crise, dont la durée n'exécute pas quelques heures, il vit dans un état de fièvre intense lui interdisant les allures d'un rêveur romantique, d'un personnage qui aurait absorbé de l'opium pour s'étourdir. Peut-être *Oreste* sera-t-il ainsi durant quelques jours, après son réveil, à la suite de l'épisode d'*Andromaque*; mais pendant que se déroule la tragédie de Racine — sauf la dernière scène — *Hermione est vivante*, et l'espoir suffit à préserver l'homme épris d'un trop long abattement. »

A la première occasion je me propose d'analyser le rôle scène par scène. Pour me résumer aujourd'hui, je souhaiterais que De Max jouât *Oreste* comme Mlle Madeleine Roch interprète *Hermione*. Sans sacrifier un détail, elle ne ralentit jamais le mouvement; elle est passionnée, jalouse, coquette, véhémence, douloureuse, terrible et, par-dessus tout, émouvante; elle allie la souplesse féline de la femme à la puissance et à l'ampleur de la tragédienne; elle adapte, elle soumet, elle asservit son propre tempérament à l'implacable volonté du maître, de Racine, et le publie l'acclamé pour le moins autant que son partenaire, dont le succès au cinquième acte a été très grand, je l'avoue.

Mlle Yvonne Ducos avait joué *Andromaque* pour la première fois — et au pied levé — le 17 août 1912; Mmes Bartet, Weber et Louise Silvain absentes; Mlle Madeleine Roch incarnait *Hermione*, Mlle Ducos restait donc seule titulaire du rôle. Elle prête à la veuve d'Hector sa jolie voix douce, musicale, et sa délicate sensibilité; elle manque un peu de force, d'autorité. Dans la tragédie de Racine, *Andromaque* c'est la femme, la mère; *Hermione*, la jeune fille. Avec l'interprétation de jeudi, l'équilibre de la pièce, son harmonie se trouvent compromis.

Tartuffe a été représenté ensuite, avec accompagnement de nombreux roulements de tonnerre, tellement l'orage au dehors s'acharnait, formidable. Henry Mayer, Siblot, Leitner, Dekelly, Croué, René Roher; Mmes Fayolle, Liffraud et surtout Mme Dux ont interprété fort convenablement ce chef-d'œuvre de Molière où Mlle Bretty, jeune, belle et vibrante Dorine à la diction claire, spirituelle, imagée, pleine de mordant, a attiré et retenu l'attention des amateurs du répertoire.

Dans ma prochaine note je vous dirai un mot des spectacles de la dernière semaine, de *L'Aventurière* au *Misanthrope*. Mardi, Allieux nous a donné une rapide mais très juste ébauche de *Le Chevalier du Marquis de Priola*, remplaçant Denis d'Inès, indisponible. Enfile Mas.

LA GUERRE SCIENTIFIQUE

De la tranchée au poste de secours

L'ÉVACUATION DES BLESSÉS.



Poste de secours (Modèle de M. Luricé, musée du Val de Grâce).

Lorsqu'il n'y a pas d'attaque, les hommes prennent place à tour de rôle aux créneaux dans la tranchée de tir, observant à travers les broussailles de fils de fer le terrain où sont creusées les lignes ennemies.

A proximité de cette position avancée est généralement placé un gîte de secours, sorte d'abri solide dans lequel se tiennent un médecin auxiliaire et un infirmier régimentaire. La distance qui sépare la première ligne de cette salle de pansement est ordinairement d'une dizaine de mètres. Des pansements peuvent être faits à cet endroit grâce au sac que l'infirmier régimentaire porte sur son dos comme un vulgaire sac de biffin et qui contient les objets nécessaires pour mettre les plaies à l'abri des souillures, les antiseptiser au besoin ou pour, si le thermomètre a montré qu'un homme était malade, le soulager en attendant son évacuation.

Le sac est, si l'on peut dire, divisé en deux étages. Au premier sont rangés des bandes à pansement (gaze, toile roulée), un ciseau courbe, une sonde cannelée, un thermomètre.

Au deuxième se trouvent de l'opium, du bis-mulle, de l'antipyrine, de l'acide phénique, de la teinture d'iode, une savonneuse. Enfin, sous la couverture du sac, est placée une serviette de toilette.

Nos poilus ne mènent pas une vie monotone au point de n'avoir qu'à observer les parapets allemands. Elle est malheureusement agrémentée par la visite d'obus de tous calibres, de torpilles aériennes ou de grenades, si la distance qui sépare les adversaires n'est pas trop grande.

Il arrive qu'une grenade éclate dans un élément de tranchée et blesse un fantassin.

Lorsqu'il s'agit d'une blessure relativement bénigne, au bras ou à la jambe, par exemple, le poilu, le visage à peine altéré au moment par suite de la violence du choc, qui lui a fait l'effet d'un coup de bâton appliqué à toute volée, a bien vite reconquis son air habituel et c'est avec une bonne humeur qu'il lance des quolibets à l'adresse de ceux d'en face et plaisante avec les camarades accourus. Il trouve encore la force de s'égayer dans le savoureux vocabulaire des tranchées avec le brancardier qui s'empresse à découvrir la plaie pour y appliquer au besoin un premier pansement dont il prendra les éléments dans une musette spéciale qui ne le quitte jamais.

Cette musette, connue sous le nom de *musette à pansements*, contient les objets indispensables pour assurer des premiers secours efficaces d'où peut dépendre, dans certains cas, la vie du blessé. C'est d'abord une fiole de teinture d'iode, ce roi des antiseptiques qui manifeste sa bienfaisante puissance avec une simplicité qui l'a rendu populaire chez nos poilus. Puis viennent une dizaine de petits paquets plats, de toile gris clair qui portent chacun sur une de leurs faces une étiquette où s'imprime un en-tête : « Pansement individuel », suivi d'une instruction précise sur le mode d'emploi, à la portée des plus ignorants de la science médicale. Ces pansements ne sont dans la musette du brancardier qu'à l'état de réserve, car chaque homme reçoit un pansement individuel qu'il doit toujours garder soigneusement sur lui. S'il lui arrive de l'égarer, il doit en demander immédiatement un autre.

Puis voici l'indispensable complément du pansement : la bande à garrot avec laquelle on jugulera les hémorragies redoutables, lorsqu'une artère d'un membre aura été sectionnée par un projectile, en attendant que le médecin puisse effectuer la ligature, puis un petit flacon d'alcool

de menthe ou d'eau de mélisse dont quelques gouttes sur un morceau de sucre aideront à reconforter le blessé vaincu par une douleur trop vive.

Suivant l'urgence des cas, les brancardiers procèdent eux-mêmes à un premier pansement sommaire ou transportent le blessé au gîte de secours lorsqu'il existe, situé à quelques mètres.

Le pansement achevé, le médecin auxiliaire ou le brancardier écrit sur un bout de papier, qui servira de fiche provisoire, la mention « pansement bon », ou celle de « pansement à refaire ». Cette fiche est attachée au blessé, qui est alors transporté, à travers les boyaux, vers le poste de secours du bataillon ou du régiment installé en troisième ligne. C'est ici que les brancardiers ont à déployer toute leur science. Avec une ingéniosité extraordinaire, ils ont su résoudre le difficile problème qui consiste à franchir avec un brancard les angles aigus des boyaux, et qui paraissait aussi insoluble que la proverbiale quadrature du cercle.

À début des hostilités, ils ne disposaient guère que du brancard réglementaire à compas, système Franck, conçu en 1892 et qui pèse 12 kilos.

Ce brancard se compose de deux hampes de bois de 2 m. 25 de long environ, entre lesquelles est tendue une toile de 0 m. 80 de large. Deux traverses en fer articulées et pliantes maintiennent l'écartement des hampes. Quatre pieds pliants, disposés par paire à la tête et au pied, permettent de déposer le brancard sur le sol. Il peut être enlevé soit par quatre hommes, un homme prenant l'extrémité de chaque hampe, soit seulement par deux. Dans ce cas chaque porteur se passe autour du cou des bretelles terminées par des anses où viennent s'appuyer les deux hampes.

Ce modèle avait été prévu pour des opérations se développant en rase campagne et non pour les conditions actuelles de la guerre de position.

Avec ce brancard long et rigide, il avait fallu tout à coup évacuer les blessés de la tranchée au poste de secours à travers les boyaux. Ceux-ci sont des sillons profonds, creusés dans le terrain voisin des premières lignes. Leur largeur ne dépasse presque jamais 80 centimètres. Pour éviter les effets destructeurs des tirs en enfilade, ils sont condés à angles droits, tous les 8 à 10 mètres environ. On conçoit immédiatement les difficultés



Brancard transformé en chaise, pour les boyaux.

rencontrées que rencontraient les brancardiers, pourvus du brancard Franck, long de 2 m. 25. Il leur était impossible de prendre les tournants. Malgré toute leur habileté, il leur arrivait d'être

obligés à un coude trop accentué de laisser le brancard à bout de bras au-dessus du boyau. Mais quelle manœuvre compliquée et délicate pour imprimer le moins de secousses possible au blessé, sans compter le danger de l'exposer à la vue de l'ennemi. Aussi souvent les brancardiers préféraient-ils sortir carrément de leur trou et s'avancer à découvert. Dans certains secteurs on avait même dû ne permettre l'évacuation des blessés qu'à la nuit tombée.

Nos brancardiers, avec leur esprit fertile en inventions, ne mirent pas longtemps à trouver la solution « élégante ». Ils déposèrent le blessé au fond d'une toile de tente dont le tissu est particulièrement résistant, ou d'une couverture de troupe et, chacun prenant un bout, ils portèrent ainsi le long des boyaux leur précieux fardeau qui, cette fois-ci, ne pouvait pas mieux épouser la forme. Cette innovation était surtout inappréciable dans les boyaux étroits où deux hommes ont du mal à se croiser et au-dessus desquels l'espace est sans cesse envahi par le feu de l'ennemi.

Pour rendre ce système tout à fait maniable, il n'y avait plus qu'à le compléter en accrochant les bords latéraux de la toile à deux bâtons. On obtenait ainsi un véritable blazage qui, moins long et moins encombrant que le brancard ordinaire, avait sur lui l'avantage de la souplesse.

Nos médecins avaient remarqué que, dans certains cas particuliers, on opérait plus aisément en transportant des blessés graves sur une chaise transformée en ébaïse à porteur. La longueur et la largeur réduites de ce brancard-chaise permettaient de suivre les sinuosités du boyau sans heurter le blessé et de passer sans choc à côté des relèves. Aussi hientôt de nombreux modèles de ces brancards furent-ils proposés au ministère de la Guerre.

Le docteur Pinon et le lieutenant Filloux ont imaginé un brancard qui ne pèse que 6 kilos et ressemble, lorsqu'il est démonté, à un simple sac. Grâce à un assemblage particulier de tubes et de toiles, il est tantôt brancard ordinaire, lorsqu'on peut transporter les blessés à découvert, tantôt brancard-chaise quand il faut cheminer dans les boyaux.

Grâce aux efforts et à l'ingéniosité de notre service de Santé, nos unités sont pour la plupart do-



Brancard en position normale.

tes maintenant d'appareils pratiques. La marche vers le poste de secours s'effectue sans les difficultés anciennes, et ce n'est plus qu'une longueur de temps plus ou moins importante qui sépare la première ligne du poste, émergeant à peine de la terre où il s'enfouit à l'abri des obus. Son toit est matelassé de sacs de terre, de rondins superposés. De chaque côté de la porte rustique s'entassent les sacs des blessés qui ont pu venir à pied et qui sont déjà entrés.

Les brancardiers soulèvent le blessé du brancard et, suivant le cas, le mettent sur leur dos ou le prennent à bras le corps pour le porter à l'intérieur du poste où d'autres blessés, étendus ou à demi soulevés sur une épaisse litière de paille, attendent leur tour d'examen et de pansement ou de départ. Des bougies ou une petite lampe éclairent discrètement la pièce. Seule une lampe plus puissante, à acétylène parfois, que manie avec dextérité un infirmier, enveloppe de son vif faisceau lumineux la table où gît un blessé auprès duquel s'empresse un major.

Dans la pénombre environnante on aperçoit accrochée au mur ou plutôt à la paroi une petite étagère où sont rangés des fioles contenant des produits pharmaceutiques, des objets de pansement et des instruments de chirurgie.

Les pansements faits, on dirige les blessés, suivant la gravité des cas, vers l'ambulance ou la gare d'évacuation. Le transport à lieu soit par auto, soit par brouettes porte-brancards, suivant que les grandes routes sont plus ou moins tenues sous le feu de l'ennemi.

Et tout, pansement et évacuation, se pratique, à moins de complications le plus souvent indépendantes des hommes dévoués chargés du service sanitaire, dans des conditions bien supérieures aux conditions auxquelles nos médecins prisonniers ont assisté chez nos ennemis.

BLOC-NOTES

INFORMATIONS

— Mlle Emilienne Moreau, dont le père et le frère ont été tués à la guerre, et dont la conduite à Loos lui a valu la croix de guerre, a été reçue hier matin à l'ambassade de Grande-Bretagne. S. Exc. lord Francis Bertie of Thame, ambassadeur du Royaume-Uni, lui a personnellement remis la médaille militaire britannique pour la bravoure sur le champ de bataille, et une médaille en argent de l'ordre hospitalier de Saint-Jean-de-Jérusalem. Devant tout le personnel de l'ambassade, lord Francis Bertie of Thame adressa à Mlle Moreau quelques paroles de félicitations et de remerciements.

MARIAGES

— En l'église russe de Cannes vient d'être célébré le mariage du lieutenant de vaisseau Landisberg, officier de marine russe, avec Mlle Lianor, fille du capitaine de vaisseau Lianor, commandant le croiseur *Askani*, actuellement en rade à Toulon.

La cérémonie a été présidée par M. Dragoun, consul impérial de Russie, avec à Cannes pour la circonstance, et béni par le père spirituel M. Astromoff.

NAISSANCES

— Mme Fella Merendi a mis au monde un fils.

— Mme G. Corvée, femme du capitaine d'artillerie au front, est mère d'un fils, Jean.

— Mme Maurice Gambiez, dont le mari est capitaine du génie au front, a mis au monde une fille, Simone.

— Mme Max, femme du sous-lieutenant au front, a donné le jour à une fille.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

Du lieutenant de chasseurs alpins Jacques Wahlén, mort à Amiens le 21 juillet, des suites de ses blessures. Il avait épousé en février dernier Mlle Marie-Aimée Racine, de Charleville.

De l'aspirant Louis Lyon, du 1^{er} R. A. L., mort pour la France, dans la Somme, le 22 juillet 1916; engagé volontaire de la classe 1916, il allait passer sous-lieutenant; il était le fils de M. Edmond Lyon, président du syndicat des banquiers en valeurs au comptant.

De M. Edouard Hesse, ancien président de section au tribunal de commerce de la Seine, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à Saint-Cloud.

Du commandant Bial, secrétaire de rédaction de l'*Action française*, ancien secrétaire de rédaction de la *Libre parole*, décédé âgé de soixante et onze ans.

De Mlle de Fleury, décédée à La Rochelle, le 26 juillet.

Du comte Van Robais, décédé à Abbeville; de son mariage avec Mlle de Boissieu, il laisse trois jeunes enfants.

De l'aviateur Théophile Funch-Brennan, fils de l'historien, bibliothécaire de l' Arsenal, mort au cours d'un combat aérien, décoré de la médaille militaire et cité trois fois à l'ordre de l'Armée.

De M. François Lachelier, engagé volontaire au 1^{er} d'artillerie, petit-fils de M. Jules Lachelier, membre de l'Institut, et de l'amiral Mouchez, mort pour la France, dans la Somme.

Pour les naissances, mariages, nécrologies, s'adresser à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière, Paris. Tel. Cent. 53-12 — 9 à 6 h. Tarif spécial pour nos abonnés.

UN APPEL AUX NEUTRES
pour la délivrance de la Belgique

On nous communique la note suivante :

La section hollandaise de la Ligue des pays neutres, organisée par M. Louis Macon, président d'honneur du Syndicat de la presse étrangère, vient de lancer un vibrant appel aux neutres, les exhortant à réclamer la complète délivrance de la Belgique et sa réintégration dans tous ses droits.

La section espagnole de la Ligue des pays neutres a formé son comité à Madrid.

La section des Etats-Unis, ayant son siège principal à New-York, fonctionne activement.

La Ligue des travailleurs de Grèce, présidée par M. Drakoumis, s'est jointe à la section grecque de la Ligue des pays neutres.

THÉÂTRES

Comédie-Française. — Aujourd'hui samedi, 29 juillet, en soirée, à 8 heures, *Blanchette*, comédie en trois actes, en prose, de M. Brémond; MM. de Kéraudy, Siblot, Falconnier, Lafont, Georges Le Roy, René Rocher, Barial, Mmes Thérèse Kolb, Piérot, Maille, Lherbay, M. Chaze.

Paul de Carotte, comédie en un acte, en prose, de Jules Renard. M. Léon Bernard; Mmes Lecoq, Fayolle, Bussane. Demain dimanche, 30 juillet, matinée à 1 h. 30, le *Jeune Homme et le Hasard*, le *Barbier de Séville*. En soirée, à 8 heures, le *Misanthrope* et les *Brebis de Panurge*.

Lundi 31 juillet, clôture. Réouverture le vendredi 4 septembre.

Opéra-Comique. — Demain dimanche, à 1 h. 30, en matinée, *Madame Butterfly* avec Mlle Davelli, si émouvante dans le rôle de l'agitée. MM. de Croux, Allard, Mesumacker, etc. On terminera par les *Amoureux de Catherine*.

En soirée, à 8 heures, *Sapho*, chantée par Mlle Marthe Monval. M. Fontaine, qui parvient ensuite en couplet; M. Jean Poirier, Mlle Bural, Saiman, etc.

Lundi 31, soirée à 8 heures, la *Tosca* (Mlle Davelli, MM. Barmel, Henri Albert).

Samedi, à 7 h. 45, *Madame Sans-Gêne* (Mlle Davelli, Tisser, MM. Dapinel, Jean Péclet, Azéma, etc.). Le spectacle finira par le *Ballet de Lakmé* (Mlle Dourga, Dorny).

Dimanche, en matinée, *Mignon*. En soirée, *Carmen*.

Variétés. — Aux Variétés, la revue d'Albert Willemetz vient de s'enrichir de la scène nouvelle de « François-Joseph », très bien jouée par Korny et Ferlinet, et qui a été couronnée d'applaudissements. Toujours gros succès pour Villbert dans sa scène de Gaspard et pour Reine Bernis, qui a fait hier soir de brillants débuts.

Athénée. — Ce soir samedi et demain dimanche, en matinée, à 2 h. 30 et, en soirée, à 8 h. 30, le théâtre de l'Athénée donnera trois représentations de *Louise*, la joyeuse comédie de Pierre Veber.

Bouffes-Parisiens. — En soirée, à 8 h. 30, première représentation de la *Farce du Parier*, opéra-comique inédit en un acte, de M. Hérold, musique de M. Claude Terrasse, dont voici la distribution : Lydile, Mlle Suzy Lauree; Thomas, M. Tarquini d'Or; Gullot, M. Robert Pasquier.

Le *Polka*, opérette en deux actes de MM. Hennequin et P. Veber, musique de M. Jacques, dont voici la distribution : Suzanne Lelloy, Mmes Yvonne Printemps; Mlle Lelloy, Marie Laure; Mme Magloire, Catherine Fontenay; François, Larivière; Robert Valder, M. Tarquini d'Or; colonel de Monthissac, M. Jordanys; Justin, M. Delvry; Feduzel, M. Stern.

SAMEDI 29 JUILLET

Comédie-Française. — A 8 h., *Blanchette*, *Paul de Carotte*.

Opéra-Comique. — A 8 h., *Manon*.

Athénée. — A 8 h. 30, *Louise*.

Apollo. — A 8 h. 15, *Rip*.

Grand-Guignol. — A 8 h. 40, *Le Château de la mort lente*.

Gymnase. — A 8 h. 45, *La Charette anglaise*.

Théâtre Impérial. — A 8 h. 45, *Le Secret de Samson*.

Théâtre Marigny. — A 8 h. 30, la revue.

Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 15, *Le Chemineau*.

Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 15, *La Flambee*.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *Le Veilleur de nuit* (Sacha Guitry, Charlotte Lysès); *Où allons-nous ce soir?* En matinée, à 1 h. 30, la *Cagnotte*.

Revue. — A 8 h. 10, *l'Hotel du Libre Echange*.

Trionon-Lyrique. — A 8 h., *Le Voyage en Chine*.

Variétés. — A 8 h. 30, la Revue et l'Ecole du Piston.

Vaudeville. — Jules César. Tous les jours, matinée à 2 h. 30, soirée à 8 h. 30.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Geumont-Palace. — Permeture annuelle. Réouverture en septembre.

Omaie-Palace. — *Le Mot de l'énigme*, *Rigadin cherche l'âme sœur* (Prince). Actualités militaires.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

LES SPORTS

AUTOMOBILISME

L'Œuvre de Guerre de l'A.C.F. — Le Bulletin de l'Œuvre de Guerre de l'Automobile Club de France (envois aux soldats) vient de paraître et comporte le résumé de l'œuvre dans les mois d'avril, mai et juin.

L'A.C.F. a accompli là un noble et généreux travail, et l'on peut voir par ce compte rendu du deuxième trimestre quels excellents résultats ont pu être obtenus.

Une série de lettres de remerciements particulièrement longues et touchantes montrent aussi qu'en obligeant les poilus on n'oblige pas seulement les vaillants à qui la France doit tant, on oblige aussi de braves gens très reconnaissants.

Félicitons donc, en même temps que l'A.C.F., le délégué du Comité de l'A.C.F., le capitaine Lucien Périssé et le secrétaire général de l'Œuvre, l'actif et dévoué M. P. Afusset.

AERONAUTIQUE

Le don des frères Michelin. — De généreux donateurs, les frères Michelin, dès le 6 août 1914, au lendemain de l'agression allemande, offraient un million au président de la République pour honorer, à la fin de la guerre, les services rendus à la France par les aviateurs militaires dont les exploits auraient eu les résultats le plus fructueux pour le pays.

Avec l'approbation de M. le ministre de la Guerre, une commission vient d'être constituée pour assurer dès maintenant la répartition du million dans toutes les branches actives de l'aviation. Elle comprend : l'inspecteur général Klein, président de la Ligue Aéronautique de France; trois officiers représentant le ministre de la Guerre et le grand quartier général; le général de Lacroix, ancien vice-président du conseil supérieur de la guerre; MM. Daniel Berthelot, Besançon, Esnault-Pelterie, Pierre-Elie Flandin et Marchis.

Dans sa recherche des exploits fructueux pour le pays, la commission entend, dans la mesure de ses ressources, ne négliger personne, depuis le « mécano » obscur et dévoué jusqu'à l'« As » dont le nom est sur toutes les lèvres; son influence sera grande sur le développement de notre cinquième arme; le public, informé de son existence, suivra certainement avec un vif intérêt la marche de ses travaux.

TIR

Union des Sociétés de Tir de France. — Résultats de la séance de tir du 23 juillet au stand militaire de Montrouge, où 144 tireurs se sont présentés : Distance 200 mètres, tir sur silhouettes, position du tireur couché sans appui. Ont obtenu le maximum, soit 8 points en 4 balles : Blandeau, Kaminski, Payant, Mazurier, Robert, Martin Alexis.

HIPPIQUE

De Saint-Sébastien. — Les prix des grandes épreuves qui seront courues au mois d'août sur notre hippodrome porteront les noms des vainqueurs des différents Grands Prix de Paris : Vermont, Gladiateur, Ténébreuse, Clamart, Fervacques, As d'Aloul, etc. Ainsi en a décidé le comité organisateur, par une délicate attention envers la France, dont il convient de lui savoir gré.

Saint-Sébastien continue d'ailleurs à devenir de plus en plus un centre sportif et mondain de haute élégance. La famille royale honore de sa présence les principales réunions, et le roi a montré tout l'intérêt qu'il porte au développement des courses en se rendant acquiescent, ainsi que nous l'avons dit, de plusieurs écuries importantes. C'est un précieux encouragement pour les éleveurs et un gage de prospérité pour Saint-Sébastien.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 29 JUILLET 1916

LA CAGE D'ACIER

Roman inédit

PAR

MAURICE LANDAY

CHAPITRE XXVI

En plein mystère

Il allait tourner les talons... Mais non, il resta figé devant le vieux Fao... Un pressentiment, toujours le même, un peu plus obsédant à chaque minute qui s'écoulait, le tint là, pantelant, doutant...

Il interrogea : — A quelle heure est-elle partie d'ici? — Je ne pourrais préciser... Je n'ai pas pris le soin de consulter mon cadran solaire... Ce que je puis affirmer, c'est qu'elle est restée une heure environ au chevet de mon cher petit malade... à l'agonie...

Le vieillard n'avait pas achevé ces mots que l'enfant, bondissant hors de son berceau, venait en gambadant se réfugier dans le kimono de sa mère.

Jean eut un haut-le-corps... Fao-Li-Tou sursauta, se jeta sur l'enfant, l'empoigna et, de force, le rejeta sur sa couche...

Jean était fixé... Tous droits de reproduction, traduction, adaptation théâtrale et cinématographique rigoureusement réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

Sa main se crispa davantage sur la crosse de son brownie...

D'un bond il fut près du vieillard, l'empoigna à la gorge, et, le jetant, terrifié, à ses pieds, dit, d'une voix de suprême commandement :

— Tu as menti... J'étais à la chapelle quand tu es venu supplier miss Edith d'accourir auprès de ton petit fils mourant... Or, cet enfant n'est pas malade... Il vient de me le prouver... Qui sait si tu n'as pas tendu un piège à la fille d'Argirh?... Alors, inutile de mentir plus longtemps... Parle ou je te brûle la cervelle!

Fao-Li-Tou devint verdâtre... Ses traits se décomposèrent...

De peur?... non... De colère, de rage impuissante, de haine farouche...

Il attachait son regard métallique sur Jean, mais ne parla point...

Et son regard était la plus terrible des menaces...

On sentait que, si la chose eût été possible, ce regard aurait tué...

Jean, pour la seconde fois, ordonna, hors de lui :

— Parle!... parle!... Il le faut!... Je le veux!...

Fao-Li-Tou ferma lentement les yeux; ses traits reprirent leur calme habituel et, de la tête, il fit, à petits coups, un geste plusieurs fois négatif...

En agissant ainsi, il avait presque, mais il restait fidèle au serment que Li-Pou Fang avait exigé de son aveugle dévouement...

Jean leva la main gauche... Au-dessus du front du Chinois, brilla le canon du pistolet automatique...

Déjà Jean pressait sur la détente... Mais le coup ne partit pas...

Une main puissante venait de lui arracher l'arme; une autre venait de le saisir à la gorge; une troisième lui masquait le visage...

Il se sentit pris, empoigné, enlevé, terrassé... Et cela avait duré l'espace d'un éclair.

Fao-Li-Tou, triomphant, s'était d'un bond remis sur pied...

— Qu'on ne le tue pas, surtout! commanda-t-il... Et il ajouta en grinçant des dents :

— Qu'on le bâillonne et qu'on le ligote, celui qui est traître à son père... Li-Pou-Fang décidera de son sort!

En entendant cela, Jean comprit qu'il était perdu...

Alors, le Titan qui était en lui se réveilla... Ses muscles d'hercule antique se gonflèrent sous une terrible poussée de colère...

Ses bras, retenus dans ces tenailles humaines, se détendirent soudainement... Son torseomba à éclater...

Un cri de rage effroyable déchira le silence... Cinq hommes venaient de rouler à terre...

Jean était debout...

Profitant de la stupeur générale, il se saisit d'un gourdin en bois de fer qu'un de ses assaillants avait laissé sur un tabouret, gourdin ferré à l'une de ses extrémités, arme terrible entre ses mains et qui, par trois fois, s'abattit sur une nuque, sur un crâne, sur un visage...

Les trois bandits roulaient à ses pieds, ensanguantés...

Deux râlaient, le troisième hurlait à la mort, saie chien terrassé...

Et les deux autres tentèrent de s'échapper... Deux formidables coups de poing les étendirent, crachant le sang...

Fao-Li-Tou, sidéré, s'était acculé dans un coin de la pièce...

Jean se précipita sur lui, le saisit à la gorge, le souleva de terre et le rejeta, agenouillé à ses pieds, en hurlant :

— Maintenant, parleras-tu?...

Un hideux sourire de damné tordit les lèvres du Chinois, qui resta muet...

Faits divers

DÉPARTEMENTS

Tombé d'un train. — Blois (Dép. part.). — Hier matin, le soldat Victor Saye, âgé de quarante ans, du 113^e régiment d'infanterie, revenait de permission, quand, avant la gare de Blois, il tomba le haut du la portière de son compartiment. Le malheureux tomba sur la voie et se tua sur le coup.

Une désespérée. — Blois (Dép. part.). — Une dame Ferrand, âgée de soixante-trois ans, habitant la commune d'Epiais, était depuis longtemps malade et neurasthénique. Hier, elle a mis fin à ses jours en se pendant.

Communiqués

L'Union Industrielle de Paris et du département de la Seine et l'Union syndicale des Maîtres-Tailleurs de Paris ont, au sein de leur conseil respectif, émis à l'unanimité le vœu suivant dont l'importance n'échappera à personne :

« Que l'exemple de nos chers soldats, le gouvernement français prenne d'urgence les mesures nécessaires pour l'incorporation dans les rangs de l'Armée française de tous ceux de leur arme nationale de tous les étrangers en âge de servir. »

« Il est inadmissible, en effet, de voir tant de jeunes étrangers, utiles au service, prendre chez nous les places laissées vacantes par la mobilisation et prodier paisiblement de tous les avantages, tandis que les nôtres, du même âge, paient si généreusement l'impôt du sang sur l'autel de la Patrie. »

La chambre de commerce de Paris, qui, depuis longtemps, assure l'enseignement commercial à tous les degrés pour les jeunes gens, a estimé que, dans les circonstances présentes, il lui appartenait de compléter son œuvre par la création d'une école commerciale de jeunes filles. Cette école ouvrira le 2 octobre prochain, 34, rue de Naples (8^e arrondissement), près le boulevard Malesherbes.

La Croix-Rouge française considère comme un devoir, dont elle est heureuse de s'acquitter, d'adresser ses remerciements chaleureux et ses vœux d'humanité à tous les cantons de la Suisse qui ont en la généreuse pensée d'offrir l'hospitalité aux blessés des trois armées, procurant ainsi pendant trois semaines à celles qui en ont le plus besoin et bon air. Trois convalescents d'indivisibles ont déjà profité de cette offre et ont trouvé l'accueil le plus cordial et le plus empressé dès leur arrivée à Genève où elles ont été reçues par M. Ador, président du Comité international de la Croix-Rouge et des Dames de Genève.

DANS LA MARINE

Légion d'honneur. — Est inscrit au tableau spécial de la Légion d'honneur pour le grade de chevalier l'enseigne de vaisseau de 1^{re} classe Le Boute, des batteries de canonnières-marines.

Récompense. — Une proposition extraordinaire pour la croix d'officier de la Légion d'honneur est adressée au Ministre de la Marine par les batteries de canonnières-marines.

La Bourse de Paris

DU 29 JUILLET 1916

Le marché termine la semaine sur une impression très satisfaisante. De nombreux compartiments s'inscrivent en hausse parfois sensible. A noter cependant l'exception constatée par notre Bourse à 3/4 qui abandonne encore 4 fr. 20 à 41, tandis que le 3 1/2 d'Amérique s'élève à 90 50. En outre, les étrangers toujours bien orientés, l'Extérieure se retrouve à 89 10, les Russes sont recherchés à 78 10, le 4 1/2 d'Espagne s'élève à 82 10 et le 5 d'Espagne à 82 10.

Les mains de Jean se serrèrent davantage autour des chairs palpitantes...

Mais Fao-Li-Tou ne devait pas mourir encore... Du confort venait de lui arriver que sa bru avait été cherchée...

Cette fois, ceux qui venaient de faire irruption étaient armés...

Deux coups de feu éclatèrent...

Jean licha sa poitrine, se saisit de son browning enroulé à terre... tira dans le tas...

Cinq coups de feu...

Quatre hommes s'effondrèrent...

Et la lutte recommença, féroce, sauvage...

Au fur et à mesure que Jean fauchait les épis humains, le champ s'augmentait de nouveaux arrivants...

Mais Jean ne voulait pas mourir lui...

L'instinct de la conservation lui prêtait des forces de géant...

Sa bonne étoile dirigeait ses coups, terribles, mortels...

Maintenant, il piétinait dans le sang...

Et, peu à peu, les hurlements s'éteignirent...

La mort régna soudain dans cette mesure, terriblement...

Un silence de tombeau se fit tout à coup...

Alors, chez Jean, une détente accablante se produisit : il trembla... mais l'espace d'un éclair...

D'un bond, enjambant les agonisants et les morts, il se trouva hors de ce taudis, de ce piège...

Et, comme il allait s'élaner vers sa machine...

Il chancela...

Un cri de douleur s'échappa de sa gorge...

D'un bloc il se retourna...

Il vit l'éclair de la lame d'un poignard briller devant lui...

Son bras se détendit, frappa un front...

La bru de Fao roula à terre...

Il était blessé... Elle avait tenté de le tuer en le frappant entre les deux épaules...

...

...

...

...

...

...

...

...

bonnes tendances : la Banque de Paris s'éleva à 1195. Chemins de fer calmes : Nord 1480, Orléans 1200, Est 820. Le Rio finit par se resserrer de la reprise du métal qui atteint à Londres 105 liv. st., sur le grand leader cuprifère passe-t-il de 1730 à 1740. Progrès du Suez à 4500. En roulotte, les industrielles russes sont indécises : Mah-zoff 503, Toulou 1130, Bakou 1370.

COURS DES CHANGES

Londres, 28 1/2 1/2; Suisse, 111 1/2; Amsterdam, 244 1/9; Pétrograd, 179 1/2; New-York, 590 1/2; Italie, 91 1/2; Barcelone, 395 1/2.

MÉTAL A LONDRES

La tonne de 1016 kilos : Cuivre Chili, disp. 105 1/2, liv. 3 mois 93 1/2; Electrolytique, 125; étain, compt. 165 3/4, liv. 3 mois 166 3/4; plomb anglais, 29; zinc, compt. 56; argent, l'once 31 gr. 1.035 30 d. 3/8.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volonard.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.



CULOTTE TOILE 7.95

BAQUETTES, BALLONS

Sacs 2.95 — Bains de mer 3.95.

Bonnets 2.95 — Complets toile 25 fr.

et 1^{er} articles à moitié prix ch. le fabric.

ELIMS PIERRE 10, Fg. Montmartre.

107, r. Malakoff.

SAVON TRICAP

SANS RIVAL

POUR BLANCHIR et ADOUCIR LA PEAU

Arthritiques

DIABÉTIQUES — HÉPATIQUES

VICHY
CÉLESTINS

Élimine l'Acide urique.



VOUS CHERCHEZ

des

DOMESTIQUES ?

Faites une PETITE ANNONCE

dans EXCELSIOR.

ont fui... Mais certaines de mes victimes, quelques-uns de mes assassins ne sont peut-être qu'éloignés... Ils parleront... Non! Ils ne parleront pas... S'ils parlaient, je serais démasqué... Edith serait perdue... Il faut que je la sauve...

Alors il se jeta dans la mesure, mit, à l'aide de son briquet, le feu aux nattes... aux soieries des fenêtres... sortit...

Il mit le feu aux herbes du jardin...

Le feu partait, dans un vertige de terreur, de crainte...

En deux bonds il fut à son auto, la mit en marche, sauta au volant...

La nuit était profonde...

Des nuages, maintenant, masquaient Phobé...

Un vent de tempête venait de s'élever...

L'auto partit en trombe...

Derrière elle l'incendie éclatait, terrible et dévorant...

Une longue clameur de terreur s'éleva de la lisière de la forêt...

Dans les rafales de vent, l'auto de Jean disparut avec la rapidité de l'éclair...

(A suivre.)

ABONNEMENTS DE SAISON

Afin d'éviter à nos lecteurs les inconvénients qu'ils pourraient rencontrer pour se procurer EXCELSIOR dans certaines localités, nous avons créé des abonnements de saison au tarif suivant :

FRANCE ÉTRANGER

1 semaine..... 1 fr. 2 fr.

15 jours..... 1 75 3 50

1 mois..... 3 50 7 fr.

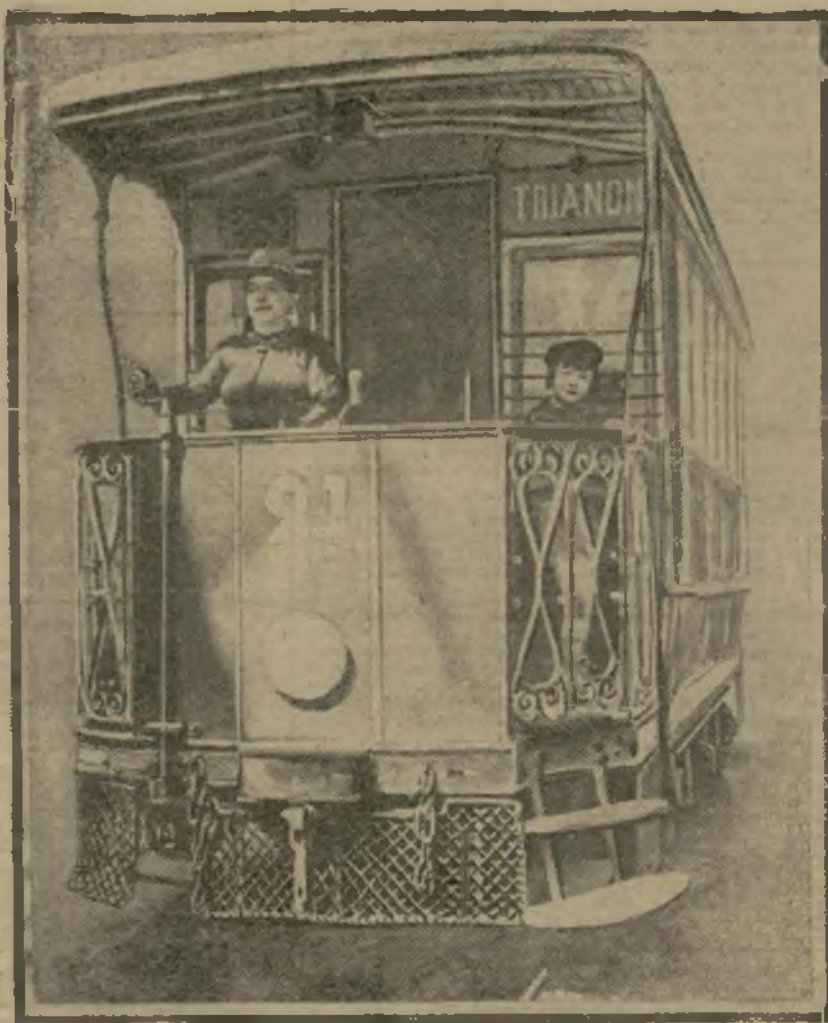
Dans l'impossibilité de faire recouvrer ces sommes, nous prions nos souscripteurs de vouloir bien accompagner leur demande du montant de leur abonnement.

Nous prenons aux Allemands des canons russes



Nous avons pris dans la Somme plusieurs canons russes que les Allemands avaient amenés sur notre front après les avoir capturés à nos alliés. C'est une de ces pièces que nous représentons ici. Son calibre est de 240. Elle fut enlevée par nos soldats devant Assevillers.

Les conductrices de tramways



Après les femmes receveuses dans les tramways, nous avons depuis quelque temps les femmes conductrices. On peut voir, en effet, sur une ligne des environs de Paris, ces nouvelles employées remplaçant sur la plate-forme avant les titulaires mobilisés.

La Bibliothèque de Verdun victime des obus allemands



Nous avons publié il y a quelques jours plusieurs photographies de la cathédrale de Verdun contre laquelle les Allemands, destructeurs d'Ypres, de Malines et de Reims, s'acharnent tout particulièrement. La bibliothèque de l'héroïque cité vient, elle aussi, d'être fortement endommagée et la plupart des ouvrages précieux qu'elle renfermait sont aujourd'hui détruits.